

L. D'ASCO
RÉDACTEUR EN CHEF
ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS en SIX mois
Rédaction & Administration
6, place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
François RABELAIS.

A. De LATOUR
ADMINISTRATEUR
ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS et SIX MOIS
Les Annonces et Réclames sont reçues
6, place des Terreaux, 6
LYON

APRÈS LES FUNÉRAILLES

LE CIGARE DU GÉNÉRAL. --- PENDANT LA CURE

Tirage justifié :
52,000 N°S
PREMIÈRE ÉDITION
Lire à la 4° page
SILHOUETTE DE
LOUISE HOLAS
Cafés et Brasseries de Lyon
A dater de ce jour, toutes les communications, lettres, mandats de poste, abonnements doivent être adressés place des Terreaux, 6.

APRÈS LES FUNÉRAILLES

En 1878, le 6 janvier, Paris et la province illuminèrent, on brûla des flammes de bengale officielles et on alluma des lampions municipaux.
Les 363 étaient réélus. Un journaliste écrivit : « La France a tiré les rois et c'est la République qui a gagné la fête ».
Le grand triomphateur était Gambetta. C'était lui qui avait fondé les fractions du parti républicain. Et lorsque Grévy monta au fauteuil de la présidence, on escompta ses jours et la foule lui donna pour successeur le jeune Léon Gambetta.
Hier, 6 janvier, Paris avait pris un air de fête — fête lugubre — on enterrait Gambetta.
Les rois se suivent et ne se ressemblent pas.
L'Etat avait bien fait les choses. Le Palais-Bourbon avait un caractère imposant. Du fronton jusqu'aux marches tombait un crêpe immense. Ce monument, qui fut si souvent le temple des muets, eut bien l'air, durant trois jours, d'un temple des morts.
On évoquait les enterrements célèbres, on parlait des obsèques du duc de Moray. Le conseiller de Bonaparte, mort rongé par la pourriture de ses amours malsaines, eut la foule curieuse. Puis, Napoléon devait bien ce luxe au complice du Deux-Décembre. Mais dans le faubourg, quand le cercueil passa drapé d'argent, au milieu d'une triple haie de soldats, il s'éleva de ces poitrines plébiennes un soupir de soulagement. Il y en avait, dans cette foule, plus d'un qui portait le fusil de l'émeute le jour du coup d'Etat et qui regarda la dépouille du duc d'un regard foudroyant.
J'ai vu l'enterrement de Thiers; ce jour-là, ce fut une imposante manifestation. On ne rendait pas hommage au fusilleur implacable, mais au fondateur de la République, un vieux royaliste, qui, malgré lui, avait entraîné la masse des hésitants et créusé de ses mains orléanistes le tombeau des Orléans.
La foule visait plus haut quand elle cria sur le passage du cortège; ce n'était point le petit Thiers qu'elle acclamait. Elle sifflait le soldat sans énergie, qui ouvrait la porte à toutes les ambitions monarchiques, le pauvre maréchal qui se faisait passer une de ses bottes par un frère et l'autre par sa femme.
Les funérailles de Thiers étonnèrent le monde, car Paris, ce faiseur de grandes choses, cet artiste en émotions, venait de saper, avec un cercueil, la base d'un trône — la royauté fainéante du septennat.
Le 6 janvier 1883, il n'a rien affirmé. Elle était plus curieuse qu'attentive cette foule pressée sur le parcours du cortège. On lui avait annoncé un spectacle prodigieux; des groupes, des bandières, des couronnes et des soldats. Elle a voulu voir, elle a vu. Les théâtres de mises en scène grandioses font leurs frais. La, elle avait le spectacle gratuit et toujours imposant de la foule. Tout Paris était de la fête.
Les amis du mort et les admirateurs

diront qu'ils étaient venus là pour le célébrer, ces gens des balcons et des fenêtres et des rues, depuis la place de la Concorde jusqu'au Père-Lachaise. Ils le diront, mais ils mentiront. Devant les rideaux aristocratiques des Champs-Élysées et sur le long parcours de la rue de Rivoli, on voyait accoudés aux balustrades et en rangs pressés, des gens qui, le soir, ont sans doute bu à la santé du Roy. Ils ont assisté à la dernière de la vie d'un grand comédien — comme ils assistent au début d'une petite étoile.
Car c'était un comédien, celui qu'on enterrait, un comédien de la trempe de Frédéric Lemaître et de Mélingue. Pour lui dire adieu, Got s'était mis à la fenêtre du Théâtre-Français. Et quand le char lugubre a passé devant lui, il découvrit sa tête blanche et le salua, lui le doyen, au nom de la corporation.
Il faut avouer que cet athlète était de taille à jouer les plus grands rôles. Quel parti Shakespeare en eût tiré! Il avait l'organe qui porte, il beuglait, dominant la foule de sa voix pleine. Les veines de son cou se gonflaient de sang, ses yeux s'injectaient et, terribles, semblaient s'échapper de leur orbite. Il était taillé en Hercule. Et toutes les forces dont il disposait venaient plutôt de ses muscles que de son cœur.
La gorge est un puissant moyen de succès. La foule n'applaudit que celui qu'elle entend. J'en faisais la remarque, au pied même de son cercueil. Son ami Brisson parla et dit de bonnes choses: Il ne fut point applaudi, sa voix était trop faible, elle ne dominait pas les masses. Et M. Oscar Falateuf fut couvert de bravos. Il ne dit pas mieux mais il savait dire; on saisissait tout pantelant les lambeaux de ses phrases, les sonorités ronflantes de sa prose superbement avocassière.
Il faut qu'un discours ait sa musique. Cette musique sauva Gambetta, comme elle sauve de l'oubli et fait passer à la postérité ces refrains de goguettes pauvres de rimes et d'idées.
Et il retrouva surtout, dans son langage d'étudiant en droit, des effets de rhétorique. C'est dans la salle du quartier latin qu'il reprit, en 1869, le fameux: « Vous pouvez nous frapper, vous ne pourrez jamais ni nous déshonorer, ni nous abattre ». Et c'est dans les mêmes oripeaux qu'il ramassa le haillon de la guerre civile et les « nouvelles couches » et la « République scientifique. » Il répéta souvent ces derniers mots, ils étaient les étiquettes de sa politique creuse, mais sonore. Car tout était sonore en cet homme, même son nom. Il emplit la vie parlementaire de ce nom latin, qui avait des airs italiens et mêlait l'astuce du Génois à la faconde du méridional.
Et puisque l'on parle de ses funérailles splendides, qu'on rapproche d'elles celles d'un génie national d'outre-monts, mort il y a six mois.
J'ai vu Rome en deuil!
Aucune fenêtre n'était veuve d'un drapeau; aucune poitrine qui respirât ce jour-là, sans jeter un cri de suprême adieu. Jamais le Capitole n'avait salué un héros de la taille de Garibaldi. Il avait, ce condottiere sublime, promis l'unité à son pays et il avait su tenir sa promesse. Il s'était jeté avec ses chemises rouges — chemises taillées dans son drapeau — au milieu des rois de la péninsule, et il avait vaincu les rois, et, de l'Italie divisée, il avait fait l'Italie unifiée, complétant ainsi, avec l'épée, l'œuvre entreprise, par Cavour, avec la parole.
Et l'Italie tout entière fut en deuil. Elle pleura son libérateur — elle pleura son héros. Le vaincu d'Aspromonte n'était ni un Cromwell ambitieux, ni un Monk sanguinaire; c'était un sauveur. Il avait voulu la liberté, et, malgré sa haine des trônes, il soutenait de tout son poids le trône de Savoie, au nom de la vitalité de sa patrie, trop indolente encore pour se débarrasser du joug de ses souverains.
Gambetta n'eut que des funérailles officielles. Et les âmes ne sentirent aucun tressaillement quand son artistique convoi traversa les rues de la grande cité.
Quelques-uns regrettent de voir cet homme partir si tôt: ce sont des amis maladroits ou intéressés. Il était fin. La balle qui l'a cloué sur son lit était intelligente. Ces admirateurs doivent rendre grâce à sa maîtresse. Le drame

domestique de Ville-d'Avray a heureusement mis fin à sa comédie politique. C'est fort difficile de savoir vivre à point: c'est difficile de mourir à temps.
Gambetta est mort à temps.
Il a été empoisonné par un abcès: c'est l'empoisonnement matériel. Il y en avait un plus redoutable: l'empoisonnement moral. A la salle St-Blaise, il avait vu le peuple en face, il avait entendu les protestations de cette foule trahie; il avait bu le vin amer de la défaite, lui, l'enivré du triomphe. Et ce vin se serait changé en bile et l'aurait décomposé aussi sûrement que le pus du mal étrange dont il est mort. Gambetta était homme à refouler jusqu'au cœur la goutte de fiel que le faubourg de Charonne mit si brutalement sur ses lèvres.
Il était temps que la mort l'emportât, mais il était digne d'une mort plus seigneuriale. C'est épuisable, quand on a cet immense orgueil, devoir s'écrouler ses rêves ambitieux et de sentir se décomposer — avec son sang — le parti formé avec tant de peine. Il ne pouvait pas savoir, lui que la fortune aveuglait, combien elle venait à propos, cette petite balle de plomb. Et s'il lisait Montaigne, il n'a point dû remarquer comme il le devait cette messagère de la Providence, lui épargnant d'une si tragique façon la fin des hommes populaires, qui ont soulevé les masses à la conquête du néant.
La fortune politique l'improvisa Marceau. Il fut plus peut-être, ce futur César bourgeois: il fut le Vercingétorix frémissant, dressé en face du César german. Un rôle de soldat gaulois, à cet avocat latin! ce fut une bizarrerie de cette époque grandiose. Et, chose remarquable, ce fut dans ce rôle qu'il fut le plus beau. Il avait la jeunesse, la fougue, l'empressement. Il ne croyait point-être pas en la France, mais il croyait en lui. Il ne savait pas s'il sauverait la patrie, mais il savait qu'il y a quelque chose de plus beau qu'une victoire éclatante: une défaite héroïque.
Il étouffa les Allemands, ce jeune homme. Eux qui ne savaient pas, eux, les généraux froids et royaux; eux, les seides de Guillaume; eux, les ressorts humains du futur chancelier, ils se demandèrent d'où venait ce tribun qui avait le talent de faire sortir tout équipé du sol français, des milliers de combattants. Ce fou — comme ils l'appelaient — incarnait le génie de la France héroïque. Ils eurent la soudaine vision de Carnot. Ils retrouvèrent dans ses proclamations des lambeaux de phrases, lues déjà par Brunsvick un siècle plus tôt. Et ils tremblèrent. Et ils se demandèrent si ce fou ne serait pas un héros.
Ils ne comprirent pas que ce fou était un acteur.
Cependant, il faut le dire bien haut. Son nom prononcé dans la résistance survécit à la défaite. Il avait inventé cette formule:
« L'Alsace et la Lorraine, il n'y a que cela qui vaille la peine de vivre. » Il avait toujours les yeux tournés du côté du Rhin. Et sa bouche chauvine menaçante s'ouvrait comme une gueule de canon.
Gambetta était l'âme de la revanche brutale. Il enchaînait avec lui ceux qui s'imaginent encore que les conquêtes du sabre sont durables. Ils s'orientaient quand on lui disait: « Non! pas de poudre; faisons la liberté si claire chez nous, qu'elle éblouisse nos voisins. Quand ils n'auront plus d'empereurs, nous aurons l'Alsace! » Il était impatient. Cette impatience, il le sentait bien, était la seule forme de la popularité. Il avait fait du patriotisme la plus belle carte de son jeu.
Il n'a vécu qu'avec les morts, ce français si vivant. Il ne connaissait rien des manifestations de la pensée humaine. Son érudition s'arrêtait à Lafontaine. Il s'était nourri de Cicéron et de Démosthènes. Il était classique en dépit de ses cheveux révoltés et de la fière allure de son front. Il n'avait pas bu aux fortes sources cette eau mélangée de sang, où les terribles orateurs de la Révolution étanchaient leur soif, et la soif du peuple.
Quand son front vint, par un coup de théâtre, il ne fit pas comme eux surgir un nouvel Etat, mais une minuscule coterie. Il s'entoura de tous ceux qui consentirent à être ses singes. Et roi parlementaire, il eut ses courtisans. Il ne prit le pouvoir que pour ses créatures. Il les

engraissa en s'engraissant et il les fit si soumis, si rampants, si humbles, qu'il leur donna la charge de fouiller dans les paperasses malpropres sans qu'il leur montât aux lèvres le moindre dégoût.
Est-ce qu'ils descendaient ces moyens de pygmées, les géants dont il ne fut pas même l'ombre? Ils s'injuriant en pleine tribune. Et c'était d'un bout de la montagne à l'autre qu'ils ouvraient leurs cœurs, et en montraient au peuple les blessures toujours saignantes. Ils s'envoyaient l'échafaud, mais ils n'osaient point dans les bureaux des gazettes. S'ils prenaient quelque chose à leur ennemi, c'était la tête. Jamais l'honneur.
Non, ce n'était pas un Mirabeau; non ce n'était pas un Danton; non, ce n'était pas un Camille Desmoulins, ce révolutionnaire qui, ayant allumé l'émeute, rue de Flandre, en 1869, s'en allait en 1871, regarder à Saint Sébastien fleurir les oranges. Pendant ce temps, Paris se débattait dans une mare de sang, et le général, marquis de Gallifet, caracolait devant les dames de la haute, sur des chevaux qui avaient à leurs sabots « de la cervelle humaine avec des cheveux blancs ».
Aussi, quand il est revenu du pays bleu, du pays où l'éclat du soleil de mai était plus facile à soutenir que l'éclat des baïonnettes fratricides, il avait oublié — lui, qui ne lisait pas, à moins que ce ne fût Rabelais, dont il admirait le style avant d'envier la pause. Et c'est ainsi qu'on le retrouva à quelques années de là, se promenant au bras du marquis de Gallifet, ce fantochettrain, dans la mascarade militaire, un sabre sentant plus le Lubin que la poudre.
J'étais auprès de lui, le jour des obsèques de son ami. Les généraux venaient le saluer, et les plus vieux et les plus grands s'inclinaient devant le soldat quela République paye — cette République qu'il a jetée en bas de son socle à Dijon; mais ils avaient dans leur façon de regarder ce marquis soldatesque, un sourire ironique qui disait assez la fin de son règne.
Le peuple de Charonne a-t-il reconnu derrière le char, dans la cohorte des généraux coiffés de plumes et de panaches, — comme les grandes cocottes, — ce général qui fit veuves tant de femmes et tant d'enfants orphelins? Dans les arbres, il y avait peut-être des hommes de vingt ans, qui en avaient huit en 1871, et qui ont vu ce marquis, ami de Gambetta, choisir au hasard du sort, leur père dans le tas pour le fusiller.
Charonne n'a pas poussé un cri quand est passé le cercueil de plomb où reposaient les restes informes, enduits de sciure et de chloro de Gambetta. Charonne s'est tu, mais bien des larmes ont coulé — par souvenir — qui n'étaient pas pour le héros de cette fête mortuaire; qui allaient plus haut et qui remontaient plus loin.
L'histoire, qu'il emplira de sa vie agitée, lui sera plus douce qu'aux autres. Et c'est au peuple qu'elle reprochera les fautes commises par Gambetta.
C'est le peuple qui a acclamé cet homme l'égal d'un Dieu; qui tout jeune lui a crié: « tu es le sauveur! » Il n'avait pas trente ans, que les courtisans d'en bas lui juraient que seul il avait sauvé la Patrie!
Sa marche à travers la France fut triomphale. son nom passa comme un éclair à travers le monde. La province rebelle finit par mettre son espoir en ce plébéien qui l'avait effrayée aux jours de revers et qui le rassurait dans la paix. Son image fut collée au mur entre celle de Thiers et de Napoléon 1er. La fatalité fait des rapprochements ironiques, qui déconcertent. Rasez ces trois hommes et vous aurez le même profil. Le front bombé obstiné, le nez cintré et cruel, le menton de Pasquino. Il n'y a sur ces trois têtes que la différence d'un siècle et demi, même foi en eux, même dédain des conseils, même audace dans la conception, mais Napoléon fut l'initiateur. Et Thiers historien, instruit des faits de la race — ne tomba ni comme le premier qu'il admira, ni comme le dernier qu'il fit admirer. Il fut sage par raison, n'étant rien par tempérament.
Donc Gambetta se sentit porté, soulevé. Il aimait l'enceinte, on lui en prodigua. On lui versa à plein verre le vin de la gloire. Il s'enivra. Et ce peuple qui l'avait enivré se demanda un jour pourquoi Gambetta était ivre. Pour-

quoi dans un orgueil démesuré il voulait substituer sa personnalité à la nation? Pourquoi, quand le pays réclamait la paix il voulait, lui, la guerre; la guerre pour les Hellènes, la guerre en Algérie, la guerre en Egypte, espérant allumer à ces étincelles la torche d'une guerre européenne, comme il avait allumé à l'étrénel du procès Baudin le feu d'artifice de sa renommée de quinze ans.
Avec lui meurt le chauvinisme outré qui aveugle, mais la France ne meurt pas. C'est un homme de moins, voilà tout.
Je disais plus haut: C'est un acteur. Oui, et il avait quelques rapports avec ces acteurs de tournées provinciales qui, pour mieux faire ressortir la beauté de leur jeu, s'entourent de doublures.
Que deviendront les nullités qui lui prodiguaient l'encens? Que deviendront les satellites qui gravitaient autour de lui?
Peu importe ses valets! Maintenant qu'il est rentré dans l'ombre, il appartient à l'histoire impartiale et hautaine. Elle ne se laissera point corrompre par le fatras d'une cérémonie officielle et le spectacle d'une populace curieuse. Elle dégagera la vérité dans cette existence si difficile à expliquer. Sa tombe est jonchée de fleurs.
Mais elle n'a pas besoin de ces pompes pour reconnaître les siens et le mort illustre du Père Lachaise doit savoir qu'elle a su, l'impartiale histoire, retrouver enfouie, sous la verdure, au cimetière Montmartre, la tombe modeste de Baudin.
E. DESCLAUZAS.
Cet article sort de notre cadre. Les événements lui donnent une importance qui sera comprise de nos lecteurs. La Bavarde est électorale, surtout en politique. Nous laissons donc à chacun de nos lecteurs la liberté de ses opinions.
La majorité de la rédaction n'approuve point cet article, auquel notre Rédacteur en chef répondra dans le prochain numéro.
Nous sommes fâchés d'être en désaccord avec notre ami Desclauzas, mais la grande majorité de la France pleure, quoiqu'il en dise, son plus grand patriote et son seul tribun.
Note de la Rédaction.

Ses cheveux blonds, qu'un rayon dore,
A la paysanne tricolore
Formaient un diadème si beau
Qu'on se fût courbé devant elle,
Cette république si belle,
Arborant ce charmant drapeau!
Oh! la superbe paysanne,
Qui passait, rustique sultane,
S'éventant avec un buisson,
Et qui répandait, l'enjôleuse,
Ainsi qu'une aurore joyeuse
Les rubis clairs de sa chanson!
Léo D'ORFER.

L'AFFAIRE MARTIN

Plusieurs journaux, notamment nos excellents amis le Progrès et le Lyon, ont publié la décision du Conseil de l'instruction publique, concernant l'étudiant Martin.
Nous devons de courtes explications à nos lecteurs.
L'étudiant Martin, qui nous avait envoyé les correspondances qu'on fait condamner la Bavarde, est un des auteurs des manifestations de Dijon, dirigées contre notre journal.
Nous étions donc victimes d'une odieuse machination ourdie à Lyon, par d'aimables messieurs que nous démasquerons lorsque l'heure sera venue.
M. Martin n'a été expulsé des facultés, que pour avoir diffamé des personnes honorables, et non pour avoir écrit à un journal pornographique, comme l'ont dit de charmant confrères.
La Bavarde n'est pas un journal pornographique, elle n'a jamais distribué de gravures obscènes, comme certaine feuille, et depuis trois ans qu'elle existe, elle n'a pas reçu le moindre avertissement du parquet.
La décision du Conseil, concernant M. Martin, n'en est pas moins blamable.
LA RÉDACTION.

LA BELLE AUX TROIS COULEURS

Oh! la superbe paysanne!
Elle allait, rustique sultane,
S'éventant avec un rameau:
Blonde ainsi qu'Anadyomène,
On eût dit une souveraine,
Peinte en flamande par Watteau.
Elle allait, la belle sauvage,
Répondant aux chants du bocage,
Par des rires et des chansons,
Appelant les oiseaux des branches,
Et volant leurs belles fleurs blanches
Aux grosses touffes de buissons.
Rêveur oisif comme un poète!
J'allai vers elle et, l'air toute bête,
Je lui dis que par ce ciel clair,
Il faisait bon courir dans l'herbe,
Et que sous ce soleil superbe
Des musiques passaient dans l'air!
La belle fille toute surprise,
Devinant rouge, rouge cerise,
Et, confuse, baissa les yeux.
Ah! Dieu! comme elle était charmante
La plébéienne rougissante,
Là-bas, au fond du chemin creux!
La robe, ouverte au cou, très-franche,
Laisse à nu sa gorge blanche.
Comme un grand lys à la Saint-Jean,
Comme les neiges éternelles
Des grands monts, ou comme les ailes
D'un cygne des flots émergeant!
Sa joue était toute pourprée,
Comme parfois, à la vesprée
Le soleil laisse l'horizon,
Et sa belle bouche qui tremble
Eût fait croire la fleur qui semble
Du sang tombé sur le gazon!
Ses yeux étaient bleus comme un rêve
Superbe, qui toujours s'achève,
Hélas! à la fin du sommeil;
Bleus comme l'azur clair des voiles
De la nuit chassant les étoiles
Avant le lever du soleil!

Mémoires d'un Mondain

LE CIGARE DU GÉNÉRAL
C'était un gros homme — de taille moyenne. Il avait un peu l'air d'un bouledogue avec ses cheveux en brosse, ses moustaches coupées ras, ses yeux d'une expression féroce, son nez épilé et ses dents saillantes. Sa voix forte, sa tournure martiale lui donnaient un air militaire. Je le pris longtemps pour un officier en retraite, et je ne sus que plus tard qu'il avait fait fortune dans les huiles et les savons. Je me souviendrai toujours de l'effet qu'il produisit sur moi lorsque je le rencontrai, dans le salon de sa femme, pour la première fois de ma vie.
Elle était charmante, sa femme. Je l'avais connue au bal, chez ma cousine de Laignenoir. Elle portait, cette nuit-là, une robe crème, avec une garniture de roses thé d'un goût délicieux. Je ne possédais point l'art de décrire les fanfreluches; tout ce que je puis dire, c'est que ces bouquets de roses avaient été posés à la bonne place, et qu'ils faisaient le meilleur effet du monde sur la toilette toute simple de la jeune femme.
« Eugénie » s'était à peine décollée... Vous êtes peut-être comme moi. Je trouve que moins la femme en laisse voir et plus... Mais j'oublie que j'écris dans un journal... autrement nous aurions causé de ça en famille... Je vous aurais exposé mes petites théories et vous m'auriez fait part de vos vôtres. Il n'y a rien de gentil comme de bavarder avec des abonnés spirituels — et même des lecteurs au numéro.
Ma cousine de Laignenoir est une vieille personne fort aimable, dévote sans ridicule, et mondaine sans ostentation. Elle aime le « bon Dieu » et point les curés. Sa fortune est médiocre et son salon est toujours plein, car elle adore la jeunesse et elle sait recueillir des danseurs. Si elle ne se faisait pas d'un abominable tour de cheveux filasse, elle n'aurait point de ridicule. Je ne répondrais pas que feu mon cousin de Laignenoir... Vous ne voudriez pourtant point que je débine ma propre famille dans une gazette!
C'est elle qui me présente, timide comme une vierge, innocent comme une brebis, provincial débarqué de la veille, à cette

charmante Mme Eugénie T... Si je fus assis auprès d'elle, vous le devinez. Je ne valais pas trop mal. Mes parents, qui auraient fait de moi un diplomate sans la république, m'avaient fait soigner fortement la valse. Je crois même que c'est tout ce qu'ils m'avaient fait soigner, mes parents ! Et c'est la valse qui nous perdit... ou qui nous sauva.

Vous souvenez-vous de ce baiser appliqué par deux lèvres brûlantes sur une épaule blanche ? C'est une des pages les plus délicieuses du *Lys dans la vallée*. Je fis, je crois, comme le héros de Balzac. Eugénie me pardonna mon audace et quelques jours plus tard j'étais son amant...

C'était une femme intelligente, aimable et bonne. Elle était de petite bourgeoisie. Quand le vieux T... s'était présenté, ses parents avaient été heureux de se débarrasser d'elle d'une façon aussi avantageuse que celle-là.

T... était un vif et très-usé — sous son apparence de vigueur et de santé. Riche, il s'était marié pour avoir une dame de compagnie, une garde-malade à noble et jolie. Il avait acheté Eugénie — comme autrefois il achetait ses marchandises.

D'abord Eugénie fut heureuse d'avoir un hôtel, des domestiques, un équipage, et de passer ses soirées dans le monde. Elle ne conçut aucun orgueil de sa richesse. Elle ne fut point démesurément fière de sa beauté. Beaucoup, à sa place, auraient eu la superbe des parvenus. Elle chercha, au contraire, à se faire pardonner d'être riche, d'être jeune et d'être belle.

Bien des gommeux vinrent papillonner autour d'elle. Ce fut en vain. Elle savait ce que valent certains hommages !

Peu à peu, elle s'ennuyait elle sentait le froid de l'isolement tomber sur elle. Des langueres la prenaient. Elle s'étendait sur sa chaise longue des journées entières. Elle avait des besoins de tendresse que son mari ne songeait nullement à satisfaire. — Ce fut à ce moment que je la rencontrai...

Je crois qu'il serait impossible d'avoir une matresse plus exquise plus raffinée, plus attachante... Aussi je l'ai aimée et je l'aime encore de toute mon âme... de toute ma force !

Nous avions été obligés d'acheter sa femme de chambre et de la mettre dans une chambre secrète. Quand « monsieur » était sorti cette fille courait me prévenir. Nous avions souvent l'après-midi, mais plus souvent la soirée, et nous étions les gens les plus infortunés de la terre quand le *Général* était malade. — Nous avions surnommé M. T... le *Général* à cause de ses allures militaires.

Au bout de quelques semaines, le *Général* fut inquietant... Il rôdait autour de moi, me surveillait, me regardait d'un air étrange. Parfois, son visage s'éclairait. Devant lui, Eugénie prenait avec moi des airs de bonne camarade. Elle me traitait comme un petit frère, comme un seigneur sans importance, enfin absolument comme si je n'étais point un homme... Cette tactique réussit pleinement, et le *Général* parut très rassuré sur son sort.

A dater de ce moment, il m'engagea à rendre visite à sa femme, à ne pas la laisser seule, à faire de la musique en sa société. Quand j'étais là, le soir, il sortait vers dix heures pour fumer un cigare au Cercle. Je l'accompagnais par prudence, et quand je l'avais vu entrer aux *Mirtilons*, je sautais dans une voiture et me faisais reconduire chez Eugénie. Le cigare du *Général* ne durait pas moins de trois heures...

Ce cigare était notre salut et notre joie... C'était à peine si nous pouvions conserver notre sérieux, lorsque le *Général* se levait pour sortir. Nous ne comprenions pas trop ce que ces longues sorties voulaient dire. Mais comme ça nous était commode, nous n'y regardâmes pas de si près.

Un soir, le *Général* parut préoccupé, soucieux et sombre. Il regardait la pendule et calculait. Il se leva brusquement pour sortir, je voulus l'accompagner.

— Non, jeune homme, fit-il d'une voix sourde, restez avec ma femme, vous lui tiendrez compagnie.

Je pâlis légèrement, et je le regardai en face. Ses yeux étaient injectés de sang. Son visage était écarlate...

— Ça m'est impossible, ce soir, lui répondis-je nettement...

— Restez, reprit-il, et son regard sembla m'implorer.

— J'ai une affaire... — Une affaire ! Remettez-la donc à demain, votre affaire ! Et cette fois-ci je lus dans ses yeux un ordre et malgré moi, involontairement, je lui cédaï.

Il baisa la main de sa femme, serra vigoureusement la mienne et partit.

— Il sait tout, s'écria Eugénie, dès que nous fûmes seuls.

— C'est évident... Il sait tout ! répliquai-je à mon tour.

— Et que voulez-vous que nous fassions ! Il faut l'attendre... C'est peut-être votre femme de chambre qui nous a trahis.

— Oh non, je suis sûre de cette fille. Je restai jusqu'à onze heures chez ma matresse. Je me mis au piano. Elle chanta. Parfois elle allait regarder par la croisée. Elle ne vit dans la rue rien d'insolite. Nous nous attendions à voir revenir le *Général* à tout instant. — Il ne revint pas.

Je quittai prudemment Eugénie, et vins la revoir le lendemain. Elle m'apprit que le *Général* dormait dans son fumoir. Il était rentré à quatre heures du matin...

Quelques semaines s'écoulèrent. Notre existence continua comme par le passé. Un soir, j'entraï avec un ami dans un petit théâtre, et, dans le couloir des baignoires, je rencontrai... le *Général*. Le *Général* accompagné d'une femme à la mode que j'avais remarquée souvent aux premières et aux courses. Le *Général* rougit comme une brigue. A l'entrée, il me guetta et me joignit pour me parler :

— Jeune femme, me dit-il, je compte sur votre discrétion... Si Eugénie apprend ce que vous venez de voir, elle serait capable d'en mourir !

— Intimement ! — Quel vieux farceur ! Toujours avec de nouvelles femmes ! Il faut qu'il ait le coffre joliment solide pour résister ! — Il fait donc la fête ! — Innocent ! Il n'y a pas une entremetteuse qui ne le connaisse, pas un cabinet de restaurant où son petit nom ne soit gravé sur la glace. Toutes les femmes du *Shating* et des *Folies* l'appellent « Pape ». Ah ! faut-il que tu viennes de province pour ne pas savoir encore ça.

Je compris tout. M. T... avait confiance en ma timidité et croyait pouvoir compter sur l'honnêteté de sa femme. Il nous laissait tous les deux ensemble pour être très libre lui-même, et il ne s'était aperçu de rien.

De ce jour, je fus de plus en plus empressée auprès d'Eugénie, et, quand le *Général* parlait d'aller fumer un cigare en cliquant de l'œil de mon côté, je ne sortais plus avec lui dans la crainte de le déranger.

Il me sut un gré infini de ma discrétion, et quand il mourut, il me prouva sa reconnaissance en m'éluant un Corot que j'avais souvent admiré chez lui.

Mais ce qu'il m'a laissé de meilleur, c'est sa femme. Depuis six ans, nous vivions ensemble. Depuis six ans, nous nous aimions d'un amour sincère et solide.

Quand le temps de son deuil fut expiré, Eugénie manda son notaire. Nous sommes mariés à présent, et nous avons déjà deux jolis bébés que nous adorons.

Nous habitons toujours le petit hôtel et nous n'avons presque rien modifié dans notre intérieur. L'autre jour, même, la femme de chambre disait à Eugénie en la coiffant :

— C'est drôle, madame. On croirait qu'il n'y a rien de changé dans la maison. Il me semblait que « monsieur » était bien « monsieur » et que c'était le *Général* qui...

— Rose, s'écria sévèrement ma femme qui avait une bonne envie de rire, je vous prie de ne jamais me parler de ce qui ne vous regarde pas... Elle avait raison cette pauvre Rose. Le vrai mari c'est souvent l'amant !

Guy de B... G... Pour copie conforme : EDMOND DESCHAUMES.

Les Pseudonymes du jour

- Dernièrement dans l'Illustration, Monsieur Charles Joliet publiait les pseudonymes du jour. Il a oublié ou plutôt il n'a pas voulu y joindre ceux qui suivent : La Bavarde qui n'a pas volé son nom, s'empressant de donner la suite de cette intéressante liste. C'est une indiscrétion parisienne. LEO MONTANGBY (Evènement, Chat noir) Léo Goudeau A. KEMPIS (Chat noir) Emile Goudeau LEO TREZENICK (Nouvelle Rive gauche, Chat noir, auteur des Gouailleuses) Epinette PATRICE MONTCLAR (Parure) F. Champsaur SAPECK (Caricaturiste, Anticoncierge) Bataille FANFARE (Chat noir, Nouvelle Rive gauche, La Bavarde) Marcel Bailliot MERMEIX (Gaulois) Gabriel Terrail de Vermont PIROUETTE (Tintamare) Coquelin cadet GEORGES RALF (Nouvelle Rive gauche) Duplex KARL MOHR (Nouvelle Rive gauche) Charles Morice HENRI SOMM (Pointe séchiste) Henri Sommier DJINN (Escrime, Chat noir) Collignon

LES PERVERS

PENDANT LA CURE

Etait-elle brune ? Certains le prétendaient, s'appuyant sur ce fait que ses cheveux avaient le lustre et l'intensité de noir de l'aile du corbeau.

Etait-elle blonde ? On eût tout aussi bien pu l'affirmer, avec ceux qui faisaient remarquer ses yeux jaunes, profonds comme la mer, dont ils reflétaient la couleur, et le satin rose, à grain serré, éblouissant et transparent qui lui servait de peau.

Son médecin, plus brutal, l'avait déclarée phthisique. Au premier degré seulement, c'est vrai, — des craquements crépitaient, à l'inspiration, au sommet du poulmon gauche, — mais il n'était que temps d'employer la maladie et d'empêcher l'éclosion de tubercules ; aussi il lui avait ordonné une cure de petit lait, en mai, trente jours seulement, pas un de plus, pas un de moins, à la campagne, dans une petite ville de l'Orne, où il avait des amis auxquels il recommanderait particulièrement sa jolie cliente.

Elle avait fait la moue et froncé, devant l'ordonnance, l'arc touffu de ses sourcils de velours. Mais il fallait obéir, et, laissant à Paris ses deux enfants à la garde de son mari, retenu par son commerce, elle, Béragère, un joli nom qu'elle portait à ravir, était venue installer à Monté-sur-Huisne, résignant à l'enfant de ces trente jours à passer sans distraction probable, dans ce trou de dix-huit cents habitants, très vraisemblablement plus bourgeois les uns que les autres.

Une chose la consolait un peu en arrivant, c'est que sa chambre, à l'Hôtel de la Poste, situé tout au bout de la petite ville, en bus de la rue des Moulins, ouvrait ses deux fenêtres sur une perspective égayante et joyeuse. La route, large et blanche, commençait là, bordée de deux rangées de platanes dont les branches étaient presque

toutes, déjà, habillées de leurs feuilles. La rivière coulait à deux pas de l'hôtel, s'étrangeant soudain sous un pont de pierre à deux arches, et s'élargissait presque immédiatement pour s'allonger, tranquille et miroitante, le long d'une promenade superbe plantée d'immenses peupliers séculaires et gazonnée tout à neuf par le tapissier Prin-temps.

Elle devint presque gaie à l'espoir de ces délicieuses après-midi qu'elle entrevoyait, passées, sur son pliant, à regarder couler l'eau en faisant du crochet.

Le dimanche venu, elle voulut aller à la messe, par désœuvrement. Et puis, songeant-elle, à la campagne, il faut faire comme tout le monde. Elle ne voulait pas choquer ces braves gens.

La propriétaire de l'hôtel lui offrit une place dans son banc, qu'elle accepta, se souciant peu de s'asseoir sur une chaise, au bas de l'église, pêle-mêle avec les paysans venus à la ville pour le marché, et traitant presque tout haut, pendant l'office, de leurs petites affaires.

Béragère arriva juste au moment où la procession enfanta de cœur en tête, chœurs au milieu et vicarie en queue, faisait le tour des nefs. Elle reprima à grand peine un sourire en voyant passer, grotesque sous sa chape effiloquée, le sacristain qui soufflait, cramoi-l mais convaincu, dans un énorme ophicélide, pour accompagner le nazillement des chœurs.

Cette impression toutefois passa vite. Elle avait aperçu le vicarie, qui, de son côté, avait jeté un regard rapide vers cette paroissienne piquante, rebondie et étonnée qu'il n'avait pas vue encore.

— Tiens ! mais il est joli ! songea-t-elle. Grand, les cheveux longs rejetés en arrière et bien plantés sur son front haut, la figure énergique et l'œil hardi, le nez droit sur une bouche aux lèvres fines, un peu bleues par le rasoir, le vicarie avait ce qu'on est convenu d'appeler une tête à caractère.

Distraction comme une autre, huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle trouva amusant d'aller à confesse à lui. Elle se promettait comme une sensation nouvelle, mal définie, dans ce tête à tête absolu avec ce beau garçon à qui elle chuchotait ses petits péchés mignons, plus ou moins fantaisistes, dans le silence du confessionnal.

Elle qui, à Paris, s'était peu à peu débilitée de ses « devoirs religieux », ridiculisés soudainement par un mari athée, elle n'avait vu tout d'abord qu'une partie de plaisir un peu spéciale mais « drôle », comme elle disait, dans ce projet de confession, qui lui était venu tout à coup.

La seconde fois qu'elle y retourna, elle eût comme un pressentiment qu'il y avait mieux à faire, que le plaisir pouvait devenir intense et la distraction terrible... pour un autre. Et, presque instinctivement, sans raisonner ce qu'elle faisait, elle mit sa robe « bronze » dont le décolletage en carré, voilé par une gaze fine qui n'était qu'une loupe pour l'œil, laissant voir les deux seins, frileusement serrés l'un contre l'autre, et semblables, avec leurs deux rondeurs roses, aux fesses satinées d'un enfantlet. Et cela sentait irrésistiblement bon, car elle avait eu soin d'y glisser un sachet d'héliotrope dont le parfum pénétrant rayonnait autour d'elle.

Il n'y avait personne quand elle arriva dans la petite église, mystiquement éclairée par un jour discret qui tamaisait au passage les verres multicolores des vieux vitraux poussiéreux.

Le prêtre mandé par elle, arriva presque aussitôt. Il ouvrit la porte du confessionnal et mit son surplus blanc sans manche, pendant que Béragère s'agenouillait avec un bruit de robe froissée bouillonnant et débordant par dessous le rideau de serge verte. Jusqu'à ses petits talons qui montraient coquettement leurs pointes sous le flot des dentelles du jupon et des volants de la robe. Le confessionnal était baigné tout entier dans une atmosphère grisante d'héliotrope.

Le guichet s'ouvrit et le regard de Béragère rencontra les yeux du prêtre qui dardaient dans l'ombre.

La confession commença. La fantaisiste pénitente avait préparé pour cette séance le récit le plus émotionnant d'un rêve étrange qu'elle dit avoir eu la nuit dernière : elle était responsable de ce dérèglement d'imagination, jusqu'à quel point c'était péché de s'être complu dans la... contemplation de ces... tableaux que le démon, bien sûr ! avait, la nuit, fait passer devant elle. Et elle trouvait des mots adorablement transparents et des expressions sataniquement chastes pour peindre au pauvre vicarie, qui de sa vie de confesseur n'en avait jamais tant entendu, le désordre de ses sens pendant ce rêve terrible et l'émotion bouleversante qu'il avait toute troublée, et dont à l'heure actuelle elle gardait encore la vibration.

En vérité, cette vibration avait dû se propager jusqu'au vicarie, car lorsqu'elle eût fini, le « mon enfant » qui sortit de ses lèvres fut prononcé d'un voix si tremblante et si altérée qu'elle l'entendit à peine.

Enfin elle sortit, troublant la quiétude de la vieille église du froufrou de sa robe et laissant à sa suite un long et persistant sillage.

Elle ralentit le pas dans la grande allée d'ormes qui va de l'église au presbytère, pressant qu'il lui suivait de l'œil et tout à coup, sûre qu'il était là, derrière, à vingt pas, les yeux sur elle, elle se baissa un peu, cambrant sa jolie taille, ramassa ses jupes avec un geste coquet, les secoua légèrement pour faire tomber le jupon et, dans une éclaircie rapide, montra sa jambe qui se dessinait un instant, rose sur blanc, flèche du Parthe qui s'enfonça jusqu'aux pennes dans le cœur du prêtre, puis elle repartit de l'air le plus naturel du monde en tapotant le trottoir de la pointe de ses petits talons cuivrés.

En ville, on commençait à cancaner fort. On trouvait que la parisienne était bien pieuse, qu'il était du moins bizarre qu'elle aille à confesse deux ou trois fois par semaine et qu'enfin il n'était nullement nécessaire de s'endimancher pour y aller. Que n'eût-on pas dit si on avait vu, sous la veste bordée de marabout dont elle s'enveloppait chaque fois à dessein, le piège à niais, appât si affriolamment tendu traitreusement au milieu du corsage de la robe bronze.

Les mauvaises langues ajoutaient même que jamais le vicarie n'avait été si pâle et

que la parisienne devait certainement être pour quelque chose dans le gonflement de ses yeux et dans le creusement de ses joues. Sa voix qui, jadis, retentissait sonore et pleine sous la voûte de l'église s'était voilée subitement comme s'il y avait là quelque chose de cassé, et c'était pitié maintenant de l'entendre entonner le *credo*.

Béragère, instruite de ces bruits, s'en amusait. Elle n'avait plus qu'une huitaine à passer à Monté-sur-Huisne et ses trente jours avaient été très remplis. Cependant, s'intéressant au jeu, elle résolut de finir par un coup de maître. Elle sentait bien maintenant le prêtre entièrement conquis, tout à elle. Elle entendait, à chaque confession, sa respiration siffler, halelante et angoissée. Ils avaient peu à peu rapproché leurs têtes de la grille, et, une fois qu'elle y avait, comme par mégarde, appuyé son front elle avait senti une haleine chaude lui courir dans les cheveux tout à coup. Le jugeant arrivé au point voulu, elle s'en alla. Le veille de son départ, une dernière fois à confesse.

— Mon père, lui dit-elle, j'ai aujourd'hui une grave communication à vous faire et j'ai ce doute horrible que vous ne puissiez me donner l'absolution. J'aime un prêtre. Oh ! je sais, continua-t-elle, feignant de se méprendre sur la signification du treillisement qu'avait eu le vicarie, je comprends la profondeur de mon crime, aussi est-ce un conseil que je viens vous demander et non pas le pardon ; c'est au directeur que je parle et non au confesseur.

Et elle se cacha la tête dans ses mains en sanglotant.

Un silence s'était fait terrible... Enfin le prêtre murmura d'une voix à peine distincte :

— Revenez demain, madame. Je... j'ai besoin de réfléchir.

Le lendemain, Béragère quittait Monté-sur-Huisne, toute gaillerie et toute heureuse d'avoir si bien occupé ses trente jours.

Elle avait fini sa cure de lait. LÉO TREZENIK.

ÉCHOS DE LA PROVINCE

Vill-franche.

Jeudi matin plus d'un ou plus d'une étaient fort intrigués de ce que la « Bavarde » n'avait pas fait son apparition habituelle. On voyait nos belles petites s'aborder et se dire d'un air joyeux :

Enfin ! c'est donc fini, cette terrible « Bavarde » à donc terminé ses jours ; nous pourrions cascader à notre aise sans crainte de voir divulguer nos faits et gestes par cette fille indisciplinée.

Et l'on se séparait en se promettant maintes folles orgies. Mais, à désillusion, le lendemain, on entendit la voix glapissante d'un enfant crier de loin en loin : La « Bavarde », la « Bavarde ».

Toutes celles de nos belles petites que nous vîmes le soir avaient des nez, oh ! mais des nez à faire écrouler de jalouse tous les clochers de nos environs.

Ce qui avait retardé l'arrivée du journal c'était le Rhône. Trois des typos de la « Bavarde », avaient failli périr dans ce fleuve. De là interruption dans le tirage du journal. O Rhône, voilà bien de tes coups.

La fête des Rois n'a pas été bien brillante, néanmoins quelques petits soupers ont eu lieu et je connais telle belle qui déchirait avec anxiété le gâteau traditionnel dans l'espoir d'y trouver la fameuse fève qui devait lui conférer la royauté. C'est si beau d'être reine, même pour une nuit.

Est-ce que les inondations auraient emporté les corbe-pendants de la « Bavarde », ou sont-ils donc passés, ces kikikiscotas, Alluré de Bresse, Rigolboche, le Bressan et Compagnie.

Et l'espagnol Don Juano Lopez. A jeudi. FRA-DIAVOLO.

Belleville

Pauline la pincée est, paraît-il, furieuse contre nous. Cette gentille demoiselle ne veut pas que nous racontions ses petites aventures. Elle était en grande conférence dimanche dernier avec son amie Maria la frisée, laquelle semblait d'un gaieté extraordinaire.

Miss Bas-Rouge pourrait-elle nous dire pourquoi elle fait tant de bruit lorsqu'elle se promène le soir en compagnie de son indispensable amie Léontine ?

Nous lui conseillons d'être un peu plus sérieuse. E. SCOFFIÉ.

Montmerle

D'où vient donc que Maria la cascadeuse fait tant de bruit depuis quelques jours.

Nous l'avons aperçue en compagnie d'un de ses adorateurs avec qui elle semblait madrigaliser fortement.

Soyez plus réservée, chère belle, car sans quoi nous pourrions raconter certaines histoires éprouvantes sur votre compte. RAYE-POIL.

Belley

Pourquoi donc la grande Maigrette persiste-t-elle à lancer d'aussi brûlantes oeilades, du haut de sa fenêtre, à ses nombreux adorateurs, lorsqu'ils viennent à passer ? Nous serions heureux de le savoir. Nous conseillons un peu de réserve à cette belle petite.

MARCHEDROIT.

Quelle joyeuse vie les jeunes gens ont mené la nuit de Noël. Après la messe de minuit, beaucoup s'étaient rendus dans les *grangeons* et avaient pu force bouteilles. Aussi, à cinq heures du matin, plusieurs étaient en train de chanter par les rous de Belley.

La Tête-Plate continue toujours ses promenades ; qu'elle suive les conseils de la *Bavarde*, ou, sans cela, on en comptera de belles.

Mademoiselle Nini, est-ce que vos anciens protecteurs vous auraient abandonnée. Il est vrai que vous en avez beaucoup. Chaque soir on vous voit passer sournoisement dans certaine rue de Belley, à une heure passablement indue. Ménagez-vous, belle petite, car vous devez voir le sort de toutes vos anciennes amies.

La belle brune cesse un peu ses promenades nocturnes. Est-ce que son gros nabab l'aurait abandonnée. C'est ce que nous saurons bientôt.

Maman Tête-de-Mort a-t-elle fait un héritage ? Il paraît qu'oui, car on ne la reconnaît plus depuis quelque temps. Oh diable ! a-t-elle déniché (l'héritage) ? Dans tous les cas, elle a l'air un peu moins vadrouille et cela lui donne un faux air de bonhomie, mais personne ne s'y trompe.

UN RENAGÉ POUR PAYER SES DETTES.

Bourgoin

Suzette la Maigrette est à Grenoble depuis quelques jours. On l'aperçoit très souvent au Casino Rivier où elle va presque chaque soir avec plusieurs de ses amies.

Maria la Blonde et son amie Juliette semblent vouloir profiter des conseils que leur baille la *Bavarde*.

Depuis quelques jours ces deux belles petites sont beaucoup plus réservées. Espérons qu'elles continueront dans cette bonne voie.

Renseignements pris, Anna la comtesse n'a nullement l'intention de nous quitter pour aller transporter ses pénates dans la patrie de Pierre Dupont.

Elle ne sort presque pas depuis plusieurs jours, et paraît fort triste.

Presque tous les soirs sur le Champ-de-Mars, nous apercevons la sémillante Juliette en compagnie de plusieurs fils de Bellone de sa connaissance.

Nous lui conseillons d'errer moins longtemps le soir, car les nuits deviennent de plus en plus fraîches.

D'où vient donc que Marie la Blonde fait tant de bruit tous les soirs. Soyez moins tapageuse belle dame, car le guet pourrait vous arrêter. PAQUERETTE.

Grenoble

La petite Julie de la Grande Rue est prise de se modérer un peu lorsqu'elle danse au bal de la rue Lesdiguières. On n'entend que vous, on ne voit que vous !

Tenez-vous pour avertie, car Dénichetout vous surveille de très près et en sait fort long sur votre compte.

La belle Marie la fleuriste pourrait-elle nous dire qui lui a fait cadeau du magnifique bracelet qu'elle avait au bras lorsqu'elle nous a rencontré, ces jours derniers, en rue Jean-Jacques.

Vous avez gracieusement regardé Dénichetout comme pour lui dire : regarde donc, lors même qu'il est parti pour la Tour-du-Pin, il pense tout de même à moi.

La sémillante Louise Pommier pourrait-elle nous renseigner sur le but de la promenade sentimentale qu'elle voulait effectuer à l'Hermitage l'autre jour à 6 heures, en sortant du Casino, en compagnie de son intime Angèle et de plusieurs nababs ! Vous avez l'air bien empressée, attendu que vous avez été la première à monter sur le chariot qui devait vous y conduire.

Nous vous prions aussi d'être un peu moins gourmande en sucrerie, car le soir même au bal, pendant que vous dansiez une polka, le nabab qui vous avait offert un thé dans le cabinet particulier, se plaignait amèrement que vous aviez tout pris le sucre et que vous ne lui en aviez point laissé.

Les étreintes de Dénichetout aux nymphes grenobloises

A l'occasion du nouvel an, Dénichetout offre les étreintes suivantes aux nymphes grenobloises qui ont donné le plus de satisfaction à la *Bavarde* par leur bonne conduite pendant l'année 1882 : A Marie Brunet, un bonnet à poils, Aline Tape-à-l'Œil, une seringue d'acier.

Céline Pendule, 4 bocks de bière, La belle Blanche de la rue des Clercs, un rideau en toile d'emballage, Adrienne Lorgnon, un biocle pour mieux voir Dénichetout, La sémillante Théodule, une ombrelle à 29 sous, Titine la blonde, une robe jaune pampadour et ses accessoires, La grosse Joséphine, un exemplaire de la *Mascotte*, Marie la fleuriste, un képi du 14^e de chasseurs, Jeanne Galas, un piston et un bâton de mesure, La grosse Emma, un bon pour une soupe à l'alimentaire, Angèle Grandepêche, une bouteille de sirop d'orgeat, Louise Pommier, un pain de sucre et une tasse de thé, La petite Julie de la Grand'Rue, un panier de six sous au bazard, Adrienne Escoffier, un chapeau à 3 fr. 60, La petite Louise du pont du Drac, une crinoline, Gabrielle Chicholle, une bouteille de vin aromatique, Marie Batan, les *mémoires de Sans-Secousse*.

La belle Blanche de la rue... est priée de ne pas secouer son édreton juste au moment où le correspondant de la *Bavarde* se trouve sous ses fenêtres, car il est à craindre qu'elle pourrait nous envoyer quelque quadrupède mal-faisant, ce qui nous serait fort désagréable.

J. DÉNICHETOUT.

« Allons Hélène, au lieu d'aller va-droïiller toute la soirée, tu feras mieux de travailler, parce que tu le sais bien, tu ne peux plus plaie, tu as déjà 27 ans de service sans compter les campagnes. »

« On recommande à Louise et à Cons-tance de ne pas s'arracher le chignon ; si ces charmantes petites veulent se « battre, qu'elles aillent à autre part qu'à l'Alcazar. »

100—H—O—7.

Une réunion vengeresse

Grande réunion dimanche passé, à 8 heures du soir, du clan de la bicherie grenobloise, à la brasserie du Génie, rue Trés-Cloîtres.

Le principal but de cette réunion était de savoir la vengeance que l'on pourrait tirer contre le brigand de reporter du journal la *Bavarde*, qui signait : Un Merlan frit cassé.

Sont présentes à la réunion : Aline Tape-à-l'Œil, Céline Pendule, Bismarck Valérie, la grosse Emma, Moï et na Sœur, la belle Augustine, miss Citron, Marie Brunet, Adèle R..., la négresse Aïcha bent Mohammed, Joséphine X..., miss Félicie, Léonielle blonde, Louise-mes-Pieds, Eléonore, Adrienne R..., Anna, Fifi la blonde, la Zigmaman, Louise B..., Alice et Maria-mes-bas.

Se sont fait excuser : Adrienne Lorgnon, Franceline Roux et Adèle-la-vadrouille.

A l'unanimité des voix le bureau est constitué comme suit : Présidente : la belle Augustine. Assesseurs : Marie Brunet et Léonie la blonde.

Secrétaire : Aline Tape-à-l'Œil. A un signe que fait la présidente d'honneur, l'assemblée entière observe le plus religieux silence.

Le but de cette réunion, s'écrie la présidente, la belle Augustine, d'une voix inspirée et héroïque, est mes cères amies, la vengeance ; quoi ! nous nous laisserons insulter, baffouer, diffamer par ce vampire, par ce monstre qui se signe Merlan-frit-cassé, et cela sans protester ? Non, non, mille fois non !... Il nous faut tirer une vengeance des plus éclatantes, le supplier le plus horrible, c'est-à-dire qu'il lui faut lui faire subir les plus cruelles représailles.

Céline Pendule. — Qu'est-ce ça des représailles ? Toutes les grues, comme un seul homme. — A la porte, à la porte, l'interrompt-elle.

La présidente agite vivement la sonnette présidentielle, puis le silence se rétablissant peu à peu, elle reprit : C'est donc pour cela, mes cères amies et collègues que je vous ai toutes convoquées à cette réunion, pour que quelques-unes d'entre vous, les plus intelligentes, veuillent bien m'éclairer de leurs lumières, sur ce que nous devons faire pour nous venger et faire taire à tout jamais ce maudit correspondant qui dévoile au journal la *Bavarde* tous nos faits et gestes, et nous poursuit partout en nous faisant passer au laminoir de sa plume mordante et acérée.

Que celle d'entre vous qui croit avoir une bonne idée, un bon conseil à donner veuille bien se lever et dire devant nous toutes ce qu'elle croit devoir faire pour pouvoir arriver au but de notre vengeance.

La négresse Aïcha, aux cheveux crépus, gazouille de ses toutes petites lèvres. — Qu'on me livre le misérable, et je me charge de le faire dévorer, soit par mes lions de l'Atlas, soit par mes câlins ou mes boas.

Maria-mes-Bas. — Ce moyen serait un peu violent et un peu coûteux, moi, je propose de l'asphixier en lui faisant sentir l'air pur de mes chaussettes.

La grosse Emma. — Moi, je n'ai qu'à tomber sur lui de mon tout petit poids, pour l'écraser comme une punaise.

de la moitié, au lieu de la perdre ainsi, je n'ai qu'à le lui lancer dans les yeux.

Louise-Mais-Pieds. — Moi qui suis réputée avoir de si petits pieds, d'aucuns disent des pieds d'éléphant, je me charge de les lui flanquer dans la partie la plus charnue de son individu.

Joséphine X... — Je prie mon ami l'avocat de me prêter tous ses codes pour l'assommer avec, (pas l'avocat, le merlan).

La présidente. — Et c'est tout ce que vous avez à invoquer pour votre vengeance ? Pas une seule de vos idées ne m'a plu, les unes sont trop violentes et les autres ne sont point admissibles. Quoi ! nous sommes vingt-deux membres dans ce meeting, et sur ces vingt-deux, aucune n'a évoqué une idée raisonnable. Enfin, j'en appelle en dernier ressort à la plus intelligente, à la plus instruite d'entre vous, qui n'a pas encore parlé, c'est-à-dire à Céline Pendule.

Tous les regards se tournent du côté de cette dernière.

Céline Pendule. — Je veux bien éclairer de mes lumières cette si noble assemblée, et cela ne me sera point difficile vu la large dose d'intelligence que le créateur a mise dans mon cerveau.

Toutes, voyant que la lumière va sortir de cette tête aussi intelligente qu'éclairée. — Dis-nous vite ton idée, chère Céline, tire nous d'embarras, nous t'en conjurons, sois notre Gambetta, sois notre sauveur !

Une voix. — Surtout pas d'allusions, qu'on ne parle ni de pierres, ni de ponce, ni de territoire, ni de forteresses.

Céline Pendule. — Une idée superbe et gigantesque vient de jaillir à l'instant de ma cervelle. Comme le Merlan frit cassé va souvent dans les réunions des cocottes, soit au Casino, à l'Alcazar ou au Théâtre, nous nous servons de la voie de la presse grenobloise, pour informer toute la tribu des demi-mondaines, qu'une grande réunion ordinaire et extraordinaire doit avoir lieu un tel jour à telle heure, au Casino, par exemple. Le Merlan frit cassé, toujours avide de nouvelles, ne manque pas une si belle occasion. Il y vient, et au beau milieu de la réunion, je descends dans le sous-sol du Casino, où sont les calorifères. Je me dévoue, car je hasarde ma vie, je pose vingt ou trente kilogrammes de dynamite, j'y mets une mèche, j'allume une camoufle, je mets le feu à la mèche, et je fais sauter tout le Casino, qui ensevelira sous ses décombres ce maudit Merlan frit cassé. Et bien ! quand je vous disais que mon idée était sublime, était-ce vrai ?

Toutes les grues. — Ça ne vaut rien, ça ne vaut rien, car si le correspondant sautait de cette manière, nous sauterions toutes comme lui, et nous n'y tenons pas, car nous tenons beaucoup à nos précieuses existences.

La présidente. — Puisqu'il nous est impossible de trouver ce soir une bonne solution au sujet de la vengeance que nous voulons tirer envers le Merlan frit cassé, j'ordonne que la séance soit renvoyée à une autre session, je convoquerai toutes nos demi-mondaines et nous aviserons à nouveau sur ce que nous devons faire afin de faire cesser les écrits à la *Bavarde*, de ce maudit correspondant.

Ont signé au procès-verbal, toutes les grues présentes à la réunion, moins les trois qui ne s'y trouvaient pas.

Pour copie conforme :

MERLAN FRIT CASSÉ.

Céline Pendule a été fort contrariée aux premières heures du jour de l'an. Chose contraire à ses us et coutumes, elle a couché seule pendant la nuit de la St-Sylvestre au 1^{er} janvier. En s'éveillant au matin (il était quatre heures) elle voulut étrenner l'année en voulant embrasser un homme ; mais comment faire, il était trop matin pour aller réveiller un voisin quelconque ; descendre dans la rue et embrasser le premier venu, cela révoltait sa pudeur, quand tout à coup une idée jaillit de sa tête, à force de ruminer elle avait trouvé : elle saute à bas de son lit, saisit son carlin, et l'embrassant tendrement sur les deux joues elle lui dit : « Je te la souhaite bonne et heureuse, mon cher roquet, accompagnée de beaucoup d'autres. »

Que ceux ou celles qui disent que la *Bavarde* n'a pas son bon côté, viennent me dire à mon domicile, rue de l'Abreuvoir, n° 100, et je leur jurerai le contraire, moi.

Ainsi, la belle Augustine a quitté momentanément sa légendaire robe grenat, et a endossé une superbe robe couleur bleu-gendarme, avec des franges et garnitures remarquables. Cette robe vous va à ravir ma belle Foui-Foui, continuez dans cette voie et nous serons toujours une paire de bons amis.

Seulement depuis quelque temps je vous trouve bien pâle, priez donc votre protecteur de vous faire manger des œufs crus, des biftecks saignants, arrosés d'un bon verre de vin du Midi.

Dimanche dernier, j'ai rencontré la jeune Adrienne, à la place Vaucanson, elle m'a jeté un coup d'œil craintif ; je sais parfaitement qu'elle se doute que je suis un reporter de la *Bavarde*. (Cela vient de ce que j'ai fait route un jour dans son même compartiment en chemin de fer, de Grenoble jusqu'à Domène où je l'ai quitté, car elle allait plus loin.)

Samedi matin, vers les dix heures, comme je passais rue Vaucanson, je me suis heurté contre Adèle la Vadrouille ;

elle m'a toisé comme si elle me croyait un grand personnage. Pauvre Adèle ! le stigmate du vice est peint en grosses lettres sur son visage, car on sait pertinemment que ce n'est ni l'astuce ni l'effronterie qui vous font défaut.

MERLAN FRIT CASSÉ.

Crémieu

Depuis dimanche dernier, la petite Blondinette et son amie Jenny sont au comble de la joie. Elles viennent de retrouver leur amie la grosse Marie la Brune. Aussi se proposent-elles de cascader vigoureusement.

Nous les prions d'être moins bruyantes qu'autrefois.

La grande Fanchette et son amie Joséphine la Blonde cascaderont toujours beaucoup. Nous prions ces belles petites d'être un peu plus réservées car sans quoi nous pourrions raconter bon nombre de petites histoires sur leur compte.

La plantureuse Françoise et sa compagne Fifine feraient bien d'être un peu plus sérieuses. Depuis quelque temps, il n'est plus question que des escapades de ces belles petites.

OISEAU-BLEU.

Romans

Nancy, cette jeune impure qui nous vient de St-Hilaire, ne fait que se promener depuis quelque temps dans nos rues de Romans.

Cette brune a été aperçue dans la rue Solferino en compagnie d'un jeune nabab romain.

Allons, Nancy, cessez toutes vos escapades nocturnes car Jacquemart le correspondant de la *Bavarde*, à l'œil sur vous et si vous continuez de vous promener ainsi, il racontera tous vos faits et gestes ainsi qu'une histoire vous concernant, que vous aimerez sans doute mieux que l'on laissât dans le sac des oublis.

Faites attention, belle Nancy.

Louise de la Parigüe vient de partir pour Grenoble, pour habiter dans cette ville.

Bon voyage, belle Louise.

La Courte-en-Cuisse qui avait, d'après les on-dit, quitté Romans pour un autre pays, a été aperçue vendredi sur la place du Marché.

Tant mieux pour ses adorateurs qui sont dans la joie pour son retour précité.

Nous demanderions à la belle Julie quel est le but de ses escapades nocturnes de la place St-Martin, à Bourg-de-Péage.

Cette belle impure penserait-elle qu'en se promenant ainsi elle rencontrera son adorateur et que celui-ci reviendra à elle ?

Il est inutile d'y songer, ma belle, car celui-ci ne pense plus à vous depuis qu'il connaît votre conduite et la vie que vous menez depuis quelque temps ; quittez ces mauvaises compagnies qui sont cause de votre malheur.

Noémie ne désesse de vadrouiller depuis quelque temps.

Nous lui demanderions ce que signifient toutes ses promenades de la place d'Armes et nous recommanderions à cette charmante petite, lorsqu'elle rentre chez elle, vers les 11 heures du soir, de ne pas chanter comme elle le fait, car les habitants de son quartier voudraient bien prendre un peu de repos.

Il y avait déjà quelque temps que je n'avais plus aperçu la belle Rosalie.

Cette belle petite vient de changer de domicile.

Serait-elle abandonnée par son monsieur des Balmes, ou bien croirait-elle d'être trompée par le correspondant de la *Bavarde* ?

Dans ce cas, elle s'est trompée car Jacquemart, qui a l'œil partout, la suit et racontera tous ses faits et gestes.

La grande Pauline, dite Carcassonne, vient de nouveau d'être abandonnée par son nabab, le motif, je l'ignore, mais il est facile de le deviner. Ayant connue sa fidélité, celui-ci s'est empressé de la lâcher d'un cran. Aussi, est-elle dans la consternation la plus complète.

Nous partageons la douleur de la pauvre Pauline et nous lui envoyons nos condoléances.

Depuis quelques jours j'aperçois une jolie petite brune aux yeux noirs se promener tranquillement du Gymnase à la rue de la Gare.

Quelle peut bien être cette belle petite et d'où nous peut-elle venir ? Les uns nous disent qu'elle nous vient encore de l'Ardeche, d'autres qu'elle nous vient de St-Marcellin.

JACQUEMART.

Crèches

L'insolente Clarisse la Brune pourrait elle nous dire pourquoi elle était si triste l'autre soir ? Sans doute cette belle petite se figurait que tous les jeunes fils de Mars allaient s'incliner devant ses charmes. Déception !

La pauvre Elisa la Blonde est au désespoir. Cette belle tenresse vient d'être abandonnée par son protecteur. Il ne lui reste plus que son chien.

Pourvu qu'il soit aussi fidèle que celui d'Ulysse.

BARRE D'EAU.

Tous les soirs l'imperceptible Passe-Partout créchois, faisant sa ronde habituelle, chemin des Allemands et route du Port, rencontre ses ouailles bienveillantes, les unes en compagnie de leurs chers protecteurs, les autres, anxieuses, attendant l'heure solennelle du rendez-vous, plongées dans des méditations secrètes dans lesquelles l'air cru voir, ou plutôt entendre, de longs soupirs. Ainsi erraient deux de nos jeunes jovecelles le soir de matin, lorsque tout à coup, cachés dans l'ombre, deux jeunes godaillards vinrent surprendre ces deux aimables belles de nuit au milieu de leur rêve d'amour. A ce moment deux cris perçants retentirent dans le vide immense qui sépare Crèches de la Saône. Je crois bien avoir compris cette phrase : Je vois bien, mon cher... que tu ne m'aimes plus, tu ne réponds plus aux caresses que je ne cesse de te faire, je sens bien que tu as donné ton cœur à une autre, mais, hélas ! si elle est plus jolie et plus digne d'aimer que moi, jamais elle ne te paiera de retour comme moi ; si tu me délaisses je vais tomber malade et mourir de chagrin ; après ces paroles prononcées d'un cœur douloureux, la belle se mit à pleurer, aussitôt le jeune tourtereau pressa sa colombe sur son cœur et lui jura qu'elle s'était trompée.

Ils s'arrêtaient pour écouter si personne ne pouvait les surprendre dans ce moment de bonheur ; voyant que le silence régnait autour d'eux, que leurs compagnons plongés eux aussi dans une conversation de jeunes amoureux, ne pouvaient les surprendre, ils commencèrent à goûter les plaisirs dus à un rendez-vous de réconciliation. A ce moment, je crus que c'était prudent pour moi (Passe-Partout), de battre en retraite comme un vieux soldat qui craint d'être aperçu et d'être fait prisonnier, chose que je fis, je pressai le pas et je rentrai chez moi.

Je conseille à ces jeunes tourtereaux d'être un peu plus réservés à l'avenir et d'errer moins tard. Les nuits sont fraîches, savez-vous ?

L'IMPERCEPTIBLE PASSE-PARTOUT.

Les étrennes de l'imperceptible

A Marie la Frisée, un manchon en peau de renard, 23 fr., marque B N.

Marie la Brune, une paire chaussons fourrés, 17 fr., marque C A.

Jeanne la Blonde, un cache-nez en poils de chat, 15 fr., marque G B.

La Belle-Marie, aux larges boutons, une robe de chambre en flanelle de Hollande, 48 fr., marque S T.

La Belle aux yeux Bleus, des mitaines en poils d'écureuil, 19 fr., marque L P.

Marie la Gambilleuse, un manteau en poils de loutre, 72 fr., marque J R M.

IMPERCEPTIBLE PASSE-PARTOUT.

Macon

Rien de plus triste et de plus navrant que de voir notre vieille cité plongée dans l'eau tous ces jours-ci. C'est certes un bien vilain cadeau que le nouvel an nous apporte là. Mais cependant je dois dire que le jour si impatientement attendu des jeunes babs s'est bien passé quand même. Ah ! quels cris de joie, lorsque le matin avant l'aube, ces marmots frais et roses qui n'avaient rêvé que PÈRE-JANVIER toute l'année, ont vu briller à leurs yeux ébahis les mille friandises qui garnissaient les légendaires sabots, placés si anxieusement, la veille, sous le foyer.

Bref, chacun était content de ses étrennes, même mon potier, qui avait enfin mis une chemise d'une blancheur immaculée et un col d'une grandeur phénoménale pour venir avant le lever de l'aurore me souhaiter toutes sortes de prospérités.

Nos belles petites Maconnaises ont eu aussi leurs cadeaux du jour de l'an. Il paraît même que certaine Laurentine dont le galant court dans la Péninsule a reçu de lui une caisse de macaroni !

Nini-la-Galoche, si j'en crois les on-dit, aurait fait cadeau d'une énorme pipe cummer à son nabab ! et c'était certes la seule chose qui puisse lui être agréable.

Amélie Piton-rouge a eu un panier de vins fins pour achever de mettre en couleur son nez remarquable. Enfin, bref chacun a eu sa part, il n'y a que votre serviteur qui attend encore que l'on vienne aussi lui apporter quelques cadeaux en lui souhaitant la bonne année. Mais hélas ! je crois que son attente sera vaine.

Cependant, comme il n'a pas mauvais caractère, il souhaite à tous et à toutes une abondance de bénédictions jusqu'à la St-Sylvestre.

De profundis !!!

KORNISKO.

La Tour-du-Pin

D'où vient que la belle Pauline est si triste ? On assure qu'elle va prochainement quitter notre ville pour aller se fixer à Clermont Ferrand où elle possède, paraît-il, un fort brillant fils de Mars.

Rosalie et son amie Mariette faisaient beaucoup de bruit dimanche soir. Pourquoi donc ces deux belles petites étaient-elles si tapageuses ?

Elles avaient probablement fêté le roi Gambrius, car elles paraissaient avoir la folie en tête.

SAMS-PEUR.

Annonay

Nini la Blonde est, paraît-il, brouillée avec son amie Léontine. On assure que c'est le dieu Cupidon qui est venu rompre le trait d'union qui unissait ces deux belles petites.

Léonie Colombine pourrait-elle nous dire pourquoi elle se coiffe d'une façon aussi irrégulière. Est-ce que par hasard elle voudrait mériter le surnom de chienchien que lui baillait un jour un de ses amis.

TOTO.

Saint-Vallier

Nous avons la douleur d'apprendre à nos lecteurs et lectrices, au dernier moment, que le mariage projeté entre la charmante Léonie et son M. n'a pas lieu.

Que se serait-il passé ? Le nabab de Léonie aurait-il connu sa conduite pour la laisser ainsi dans l'embarras, elle qui, cependant, avait déjà fait tous ses préparatifs ?

Cette dernière est dans la désolation la plus complète, nous partageons sa douleur.

Allons, Léonie, consolez-vous, vous voyez où mène l'inconduite ; pourquoi faire toutes ces escapades nocturnes ? Vous pensiez peut-être que votre protecteur n'en saurait rien ?

Vous vous êtes trompée ; cependant ne vous désolés pas, car si vous voulez mener une vie régulière, la *Bavarde*, qui est une brave fille, vous en procurera un.

Pauline continue toujours ses escapades du Pont de Rouffet.

Cette belle petite a été aperçue un jour de la semaine dernière en compagnie de son jeune amoureux de Tulle.

Pauline, puisque vous ne voulez pas suivre les conseils de la *Bavarde* et que vous continuez toujours vos escapades nocturnes, elle racontera jeudi prochain une petite histoire vous concernant, qui s'est passée dans un restaurant de Sarras et dont vous êtes l'héroïne ainsi que votre dévouée amie.

A jeudi prochain.

Nous demanderions à la belle Berthe du Tunnel, ce qui l'oblige à poser comme elle le fait presque tous les soirs vers les 10 heures sur la place du Champ de Mars. Attend-elle son monsieur de l'épicerie qui, sans doute, ne pense plus à elle, ou bien encore attend-elle l'arrivée du nouvel adorateur qui ne se presse pas d'arriver ?

Voyez ce qu'il arrive lorsqu'on a un cœur d'artichaut toujours prêt à s'effeuiller ; pourquoi le promettez à plusieurs, au lieu de le donner en entier à un protecteur sérieux ?

L'on nous annonce le départ de Virginie d'Osion pour Quintenas.

Se sentirait-elle obligée d'aller respirer l'air frais des montagnes pour qu'elle se voie forcée d'abandonner Saint-Vallier et son monsieur le charretier, ou bien voudrait-elle capturer le cœur de quelque jeune amoureux ardechois.

Nous prions Virginie de nous renseigner à ce sujet.

ROCCOCO.

Valence

Il y avait bien longtemps, en vérité, que Miss Caramel ne s'était fait remarquer par des escapades scandaleuses.

Mercredi dernier elle a donné lieu à une querelle qui n'a heureusement pas eu de suites, grâce à l'intervention des témoins.

Que faisait donc l'autre soir, sur le quai du Rhône, la sémillante Augustine en compagnie de son amie Toto et de son vieux protecteur ?

Craignez les nuits fraîches, ô belle Augustine, par ce temps glacial, les rhumes sont fréquents.

BABYLON.

Un jour de la semaine dernière, je me promenais, tout pensif et rêvant au bonheur de la vie, lorsque je fus tout à-coup tiré de ma rêverie par une voix de femme, qui fredonnait, assez haut pour être entendue, un couplet de la scie traditionnelle : *Il n'a pas de parapluie*. Notons en passant qu'il pleuvait ce jour-là. Je me retourne, car je compris bien que cela me visait, attendu que mon ruffard était coiffé, et, au premier coup d'œil, je me trouve nez à nez avec une piquante brune, à l'œil malin, et dont le regard semblait dire : veuillez accepter mon bras. (O ma Suc.)

Incontestablement, je m'empresse d'accéder à ses désirs et nous nous dirigeons au glacier. Je ne sais ce qui se passa en moi ce jour-là : soit par compassion pour cette pauvre créature, il me semblait que quelque voix inconnue me disait : Respecte-la, car ce n'est pas une grue.

En effet, par suite de la conversation engagée entre nous deux, j'appris bientôt que cette voix inconnue m'avait arrêté à la limite du respect, et que cette malheureuse n'était autre que la femme à la bousculade de la rue de l'Industrie ; vous savez bien, lecteurs, celui qui s'écriait dans sa juste colère : « L'as pas vi lou ballouou ! »

Je termine, chers lecteurs, en vous priant de me dire ce que vous auriez fait, et répondez à la voix qui crierait : « L'as pas vi lou ballouou ! »

Comte ROLLEUR de la VERTU.

Dimanche dernier, mettant la tête à ma croisée, je crois remarquer deux de nos belles-petites rentrant chez Célestine ; je plaçant en éclairer, il résulte de ma clairvoyance que nos deux tourterelles n'aiment pas les prunes (ô mère Moreau) et rien que quatre tournées n'ont pu les contenter. Je remarque également qu'une d'entre elles

à l'air tout à fait sérieuse. Cela ne m'étonne plus, car *ad memoriam eternam*, elle a rempli jadis de hautes fonctions ; oui, en effet, je crois qu'elle habitait au 7^e étage et il est probable qu'elle aurait de là ce grain de fierté, mais que cette belle-petite ne soit pas si prétentieuse, si elle est à la hauteur ça lui servira pour venir en aide à

Un doreur en pointes de cloches.

Je crois qu'un de mes collègues a dit que Philo attendait patiemment son bocal de chinois, je suis vraiment étonné qu'elle ne l'ait reçu mais je suis encore plus sûr que ledit bocal a été parfaitement remis à Philo et que cette réclame est créée dans le but d'en recevoir un deuxième, mais comme le Rhône est trop gros, ça ne biche pas, et ma foi, pour retourner à Pékin, des nêles !

Comte Rolleur de la Vertu.

Privas

Vous belle Fifine, voudriez-vous bien me dire, ce que vous venez de faire un de ces derniers jours, sous ces remparts fort ombrageux et obscurs ; là bas dans ces grottes profondes.

Cette fois-ci, nous te tenons, belle cascadeuse, nous ne raconterons pas tout, mais à la prochaine fois nous en dirons plus long.

Et toi belle de Chomérac au tablier bleu d'où venais-tu avec ton amie, suivie de ce jeune blondin au foulard bleu.

Vous venez sans doute de faire votre petite promenade habituelle. Et toi belle de Chomérac tu te retournais à tous moments, cela que voulait-il dire, attention mes deux petites, soyez mieux réservées si vous ne voulez pas reparaître dans la *Bavarde*.

PASSEPOIL.

Carpentras

Les Rôdeurs de nuit (suite)

Le lendemain matin, il fallut reprendre le travail habituel, et en descendant de la chambre, la mère l'interrogea en ces termes : A quelle heure es tu rentrée cette nuit ? Un peu tard, répondit-elle, mais en compagnie de la mère de ma camarade.

Au même instant elle lui fit un sermon compliqué, suivi de quelques claquements de fouet.

Elle s'en va les yeux rouges et le cœur contrit, reprend son travail habituel, mais par malheur la mère apprend, par ces deux personnes qui les avaient rencontrés le soir, l'heure indue à laquelle elle était rentrée.

Voilà qu'en arrivant, deuxième distribution, mais bien plus rude que la première, car elle faillit tomber malade, ce qui n'a pas empêché cette belle rôdeuse de nuit à continuer ses escapades, même de faire un nouvel amant, et de se voir délaissé tour à tour par ses anciens adorateurs.

Depuis ce temps elle a fréquenté toutes sortes de personnes, danseuses, coureuses, etc., etc., et elle est enfin tombée dans les filets qui lui étaient tendus depuis bien longtemps par un jeune disciple de Michel-Ange, qui ignore complètement les faits... et, qui pour les dévoiler aurait vraiment besoin de mettre ses lunettes. Quant à tous ses anciens adorateurs qui l'ont surnommée la femme au cœur de bronze, en la voyant passer dans les rues, ils lui chantent d'un air dédaigneux :

Quand je disais que je t'aimais
C'était pour rire et m'amuser.

FRANC-CŒUR.

FIN

Le passage Boyer, la place du Palais, les Halles, offraient jeudi soir une animation des plus extraordinaires. Nos belles petites, plus gaubues (sic) que jamais, gesticulaient, chantaient, dansaient tout à la fois au milieu d'un enthousiasme indescriptible. C'est qu'un événement extraordinaire planait sur la tête de nos hétaires Carpentassiennes. La *Bavarde* était morte, et bien morte, ma foi, pas le moindre cri n'avait retenti dans journée annonçant sa présence dans la ville.

Aussi des cartes d'invitation furent envoyées dans la journée à nos belles petites, et étaient ainsi conçues :

« M.
« Vous êtes invitée à assister à une réunion qui aura lieu ce soir, à huit heures précises, avenue de la Gare, ancien cercle du Progrès.

« Le comité provisoire,
« NINI, blondinette ;
« MARIE, la brune ;
« FLAVIE (gén.) »

Dès sept heures, nos belles petites étaient en toilettes pour se rendre à cette grande réunion, à seule fin de délibérer sur la vengeance qu'on pourrait bien tirer de MM. les correspondants de la *Bavarde*.

A huit heures la salle était bondée, la blonde Nini prend la parole au milieu du plus grand silence, et remercie ses amis de l'avoir bien voulu honorer du fauteuil de la présidence. (Applaudissements sur plusieurs bancs.)

Marie la brune, affirme d'un ton bref que la *Bavarde* a été créée pour dévoiler la vérité et qu'il n'y a pas lieu de critiquer.

Aussitôt des cris de : à la porte se firent entendre de toutes parts, et la brune fut obligée de déguerpir, car des grands coups de balai lui furent à l'instant même dirigés.

Plusieurs cris se firent entendre, la parole est à Flavie. Elle se lève et s'exprime en ces termes :

« Après avoir vu à plusieurs reprises mon nom figurer sur cette maudite

feuille, et me surnommer la gambilleuse... A peine avait-elle prononcé ce mot, qu'on la vit pâlir et s'affaisser sur ses jambes.

Elle fut transportée d'urgence à l'hôpital et son état est désespéré.

La séance fut levée aussitôt, et renvoyée à un jour ultérieurement fixé. Mais la *Bavarde* qui n'avait eu qu'un simple retard, s'annonçait vendredi à la première heure.

FRANC-CŒUR.

Bagnols

D'où vient donc que la cascadeuse Lili est si triste depuis quelques temps ? Est-ce que par hasard elle aurait été abandonnée par son vieux troubadour.

Louise l'Hirondelle est chagrine de n'avoir pas encore reçu le chapeau Mascotte que la *Bavarde* lui annonçait pour ses étrennes du 1^{er} jour de l'An.

Elle n'est pas contente non plus, des cadeaux que lui a portés son pseudo Mikado, qu'elle a reçu discrètement chez elle le même jour, vers les 9 heures du soir ; un clypsopompe et un vase nocturne (elle avait cassé le sien). Oh ! l'ingrat ; et pourtant cette comère a pris un refroidissement en lui ouvrant sa porte, quand est venue l'heure du départ.

D'ARTAGNAN.

Cannes

Qui ne connaît à Cannes la grosse vieille-garde qui répond au doux nom de... mais j'allais commettre une indiscretion. Appelons-la Planturosette.

Cette dame a paraît-il pignon sur rue et tous les soirs, dans sa peu chaste demeure, retentissent les cris les plus discordants. Cessez vos balhazaris bruyants, ô belle tendresse ! (belle ?)

Parfois un éclat de rire plus frais retentit dans la mêlée.

On dit qu'elle cache chez elle une jeune et folichonne brunette.

Un peu de réserve, madame.

DELCLARINETTO.

Marseille

Le Puy

Nous conseillons à la petite Léontine d'être un peu plus gracieuse lorsqu'elle se trouve en compagnie de son amie Margot. Pourquoi diable cette demoiselle est-elle si morose depuis quelque temps ?

D'où vient donc que la vadrouilleuse Amélie la Folle soit si mélancolique depuis quelques jours ? Est-ce que par hasard elle aurait quelques peines de cœur ? Nous serions heureux de le savoir.

Le Nocturne

Clermont-Ferrand

La belle Blanche-à-Pain de la brasserie du Bas-Rhin ferait bien d'être un peu plus réservée. Nous conseillons à cette sémillante enfant de ne pas absorber tant de fine champagne, car depuis quelque temps elle fait de cette liqueur une consommation formidable.

Soyez moins pongieuse, ô belle demoiselle !

Pourquoi donc l'amie de Planchette-Pain, la petite Jeanne la Blonde, fait-elle la moue à certains de ses clients ? Nous serions heureux de connaître la cause de cette mauvaise humeur pour ceux-ci, tandis qu'elle est si expansive pour d'autres.

Marie la Vadrouille ferait bien de ne pas tant cascader le soir et surtout de ne pas être aussi bruyante lorsqu'elle accomplit ses petites excursions nocturnes.

Pourquoi donc cette demoiselle se fait-elle autant remarquer aux Variétés ?

La sémillante Maria ferait bien de ne pas rester aussi longtemps à la fenêtre le soir. Les nuits sont fraîches, vous ne l'ignorez pas, madame ! Vous pourriez attraper un rhume, ce qui serait fort désagréable !

IPSOË.

Besançon

THÉÂTRE. — Malgré la grande affiche annonçant le spectacle de samedi, soirée qui donne toujours de beaux bénéfices à Monsieur le Directeur, j'ai vu, dans l'après-midi de ce jour, avec une véritable quiétude et une satisfaction, ladite affiche couverte transversalement par une bande annonçant qu'il y aurait relâche ce soir-là, par suite de la mort du grand patriote Léon Gambetta.

Le tact dont a fait preuve M. Boulanger en s'associant au deuil de la majorité de la nation Française, m'avait donné une haute opinion et une profonde estime pour M. le Directeur du théâtre de Besançon, pour qui a-t-il fallu que mon opinion fût modifiée par la décision de M. Boulanger, ordonnant à ses artistes de jouer dans l'après-midi de dimanche 7 du courant, et cela au moment où la population de Besançon était conviée à une fête publique, dans le but de venir en aide aux inondés ; même dans mon intérêt, M. le Directeur n'avait rien à espérer de la représentation diurne de dimanche ; aussi n'avait-il que deux choses à faire en cette circonstance : ou donner la représentation au profit des malheureux à secourir, ou se dispenser de faire jouer.

Jeose croire que M. Boulanger a subi d'autres influences que ses inspirations personnelles, car je connais assez ses sentiments de charité, dont il a fait souvent preuve envers les déshérités de la terre, comme aussi toute sa convenance quant au respect que l'on doit à l'opinion des masses présidée par un sentiment de paternité d'amour de son semblable, pour admettre un seul instant que, livré à lui-même, M. Boulanger ait pris la détermination qui lui vaut le reproche que je me permets de lui adresser en reporter impartial.

ARGUS.

Rachel la brune cascade toujours en compagnie de ses innombrables adorateurs. Nous rencontrons tous les jours cette sémillante demoiselle avec l'un de ses adorateurs.

Pourquoi diable se coiffe-t-elle d'une façon si fantaisiste ? Nous lui conseillons de se friser plus élégamment.

La sémillante Pamela pourrait-elle nous dire pourquoi elle fait tant de bruit lorsqu'elle se promène le soir en compagnie de son jeune adorateur.

Nous la prions d'être un peu plus réservée, car sans quoi nous pourrions raconter certaines histoires sur son compte.

Hortensia devient beaucoup moins cascadeuse depuis quelque temps.

On assure que cette belle dame a l'intention d'aller passer à Nice une partie de l'hiver et qu'elle partira prochainement pour le pays des palmiers.

Bon voyage.

Laure Salsepareille pourrait-elle nous dire pourquoi elle est si mélancolique depuis quelques jours. Nous serions heureux de connaître la cause de sa persistante mélancolie.

Est-ce que par hasard elle aurait quelques chagrins d'amour ?

BYZONTINET.

Vesoul

Nous serions bien contents de savoir ce que va faire Marie tous les soirs, à partir de dix heures, dans certaine maison de la rue Georges-Genoux. Avis aux culottes rouges car nous croyons fortement qu'elle les lâche.

Belle Eugénie, ne rendez donc plus le public témoin de vos extravagances bachiques.

Sont-ce les adieux de certain militaire qui vous ont mis dans cet état vendredi dernier.

Du calme, ma petite poulette, autrement la *Bavarde* racontera vos prouesses d'Autan.

Est-il vrai que la vaporeuse Marie est en brouille avec son nabab ; c'est très possible, car depuis quelques temps il a l'air d'une cheuine de chasse à la recherche d'un gibier.

Ah ! Marie, pourquoi la guerre de Tunisie est-elle arrivée ?

INDISCRET.

Gray

La petite Berthe ferait bien de ne pas tant cascader. Depuis quelques jours, il n'est question que des escapades de cette belle petite.

Si votre nabab qui est parti dans le pays bizontin avait vent de vos fredaines !

OISEAU DE NUIT.

Langres

Belle brune de la place, qui répondez au nom de Titine, depuis que vous avez été sur la *Bavarde*, vous paraissez de plus en plus joyeuse. En seriez-vous contente. Un matin en passant devant votre amie Bibi. Pourriez-vous me dire ce qu'il pouvait encore vous raconter un matin en passant devant votre porte. — R. S. V. P.

Jeanne dite la Blafarde a recouvert ses couleurs. Son minois, d'un rouge écarlate paraît des plus frais. Dites-moi : Est-ce que ces couleurs ne seraient point fausses ? Je crois que votre fringant fils de mars a dû vous donner, pour vos étrennes, une boîte de carmin que vous prodiguez. Il ne faudrait pas tant en user, car les marchands ne pourraient pas vous en fournir ; vous vous chargeriez bien de vider tous les magasins. Suivez mon conseil et ne vous plâchez pas autant.

Rire et se moquer, telle est la devise de quelques-unes de nos pimbeches.

L'histoire que je vais vous conter, chers lecteurs, est véridique.

Voici ce qui arriva à un jeune gommeux et à moi le matin du nouvel an : La matinée, des plus belles, m'engagea à porter mes pas vers la porte de Dijon. En traversant la ville, je m'arrêtai devant un magasin. Tout-à-coup des cris de joie parvinrent à mes oreilles, je regardai autour de moi et j'aperçus un trio de jeunes filles ; j'y remarquai l'élégante Francine et deux amies.

Ces trois infantes se moquaient des passants ; je pus en avoir toutes les preuves, car un jeune godoleur droit, fixe et d'aplomb passa. Profitant de l'occasion, nos trois railleuses se mettent à jaser sur son compte en se moquant de sa marche cadencée.

Je continuai ma promenade, après que j'eus fait quelques pas, me retournant subit, je remarquai les mêmes singeries, je venais d'avoir le même sort.

Soyez donc, à l'avenir, plus réservées et moins impertinentes.

Au trio : Salut.

IKKTOËS.

Enfin ! il est revenu l'Alguazil. Cette nouvelle causera peut-être quelque dépit à nos cascadeuses qui, me croyant disparu pour toujours, allaient s'en donner à cœur joie.

Il n'en est rien. Obligé de m'absenter pendant quelques jours, j'avais confié à Fildefer, mon secrétaire, le soin de me pas vous perdre de vue et de me tenir au courant de toutes vos démarches.

Pour vous prouver qu'il n'a pas failli à sa tâche, je me permettrai de demander aux deux belles petites Marie et Maria si elles ont l'intention de continuer leurs cascadeuses promenades.

Enfin, d'après ce que mon secrétaire m'a raconté, nos belles petites ne se sont pas corrigées depuis mon départ. Attention ! poulettes de toutes couleurs, nous aurons l'œil sur vous et dénoncerons, sans miséricorde, à notre chère *Bavarde*, toutes vos escapades.

Où allaient donc si vite, dimanche soir, accompagnées de deux fils de Bellone, les deux bêtes d'un de nos cafés ? Auraient-elles abandonné leurs anciens protecteurs ? Peut-être trouvaient-elles le fer un peu froid ?

Mystère !...

UN ALGUAZIL.

Lons-le-Saulnier

La petite Céline pourrait-elle nous dire pourquoi elle en est réduite à porter une perruque ?

Probablement parce que ses cheveux et même ses cils sont tombés lors d'une maladie... mystérieuse.

Attention, mignonne ! ne vous faites pas repincer.

FABIOLA.

Le bruit court que la blonde Augustine va se marier. Serait-ce vrai ? Nous en doutons, car son adorateur s'y opposera certainement.

Et cependant ce serait ce qu'elle pourrait faire de mieux.

UN DE SES ADORATEURS.

Je m'adresse à quelques hommes sensés ou qui croyaient l'être en soutenant, il y a deux jours, que la *Bavarde* est un journal immoral. C'est donc beaucoup plus moral de voir ces belles biches insulter ou toiser d'un regard hautain nos filles et nos femmes. C'est peut-être plus moral qu'une honnête fille, accompagnée de sa mère, ne puisse aborder ni au bal, ni à la musique, pas même

une promenade publique, sans être scandalisée et écourée par les regards insolents et les propos indécents de ces créatures aux costumes plus insolents et plus iudécents encore.

Donc, c'est pourquoi sir O. Degomme entre à lice. Tenez-vous bien, belles mondaines, grisettes, cocottes et grues, je ne crains de vous, belles Vénus, que les coups de pieds, et sur ce, commençons.

Louise va tard dans son magasin. On assure qu'elle a trouvé un protecteur sérieux. Cependant, charmante petite, quand vous avez des clients à la cuisine, ne riez pas si fort.

Maria, la noire Vénus, continue à parcourir, le soir, les rues de notre cité, accompagnée de son amie. Attention Maria, c'est possible que ce soit lucratif mais c'est infâme.

On m'assure que la belle a reçu, au premier janvier, les bois d'un magnifique cerf pour remettre à qui de droit.

Prenez garde, prenez garde !

La *Bavarde* vous regarde.

(La suite à jeudi) Sir O. DEGOMME.

P. S. — On cherche une rosière, celle de vous, belles petites, qui désirerait se faire porter sur la liste n'a qu'à m'écrire aux initiales S. O. D., poste restante.

Le Creusot

Lili a, paraît-il, fort gaiement tiré les rois en compagnie de ses nombreux adorateurs.

Nous l'avons aperçue dans la nuit de dimanche. Elle était d'une gaieté plus que folle, et riait d'une façon bruyante. Le champagne avait coulé en abondance paraît-il.

Jeanne la brune pourrait-elle nous dire ce qu'elle faisait samedi soir avec son amie Léonie la chabuteuse.

Ces deux belles petites semblaient avoir rendu hommage à Bacchus.

ÇA PÉCHE.

Saint-Chamond.

En ce temps-là, Pierre, le roi des Truands rassembla ses disciples et leur dit : « Amis, un grand malheur nous accable, Pelure de Beauté dort du dernier sommeil, car elle a trop aimé. Que chacun de nous se cotise et faisons lui des funérailles dignes d'elle ».

Et les disciples approuvèrent de la voix, en poussant des hurlements funèbres, et, du geste, en exécutant une danse macabre effrénée, dernier souvenir du bal paré de l'Eden-Concert.

Et sur le champ, ils mirent leur généreux projet en exécution.

Borgia jura de ne plus boire de kirsch, et versa dans la caisse la somme quotidienne qu'il boulotte au banco.

Macaque enfouça son chapeau à la hauteur de son nez, et se frappant sur le ventre, avala le sabre de son grand père, spectacle merveilleux qui lui permit de récolter 0.15 centimes dans l'aimable société.

Bibi, l'enflammé, vendit son unique paire de bottes.

Totolo-Ti porta sa rave chez le Beguin et Cocu escompta au Crédit Lyonnais, 3 ans de la vie de sa maîtresse.

Le tout produisit 95 francs, grâce auxquels Pelure de Beauté, suivie de ses fidèles adorateurs, arriva à sa demeure dernière où elle repose à l'ombre d'une touffe de lys et d'un myrte verdoyant.

Et maintenant, lorsque le promeneur solitaire passe à minuit devant la grande brasserie, il voit parfois une ombre effleurant à peine la terre, se glisser le long des murs.

Amis, parlez bien bas, c'est Pelure de Beauté à la recherche d'un Michel sérieux.

PAUL DE LA POLFÉRIE.

Firminy

Jenny pourrait-elle nous dire pourquoi elle change si souvent de toilette. Nous l'engageons vivement à se vêtir d'une façon un peu plus élégante.

Marguerite la Blonde qui, depuis quelque temps, est toute mélancolique, a, paraît-il, perdu son jeune protecteur, lequel est allé roucouler aux pieds d'une autre jeune fille. Espérons qu'elle ne tardera pas à se consoler.

SOPRANO.

Rive-de-Gier

Marie la Blanche a déjà quitté St-Etienne. On assure que cette belle petite s'est dirigée sur Lyon où elle doit ceindre la sacoche !

Titine la Sémillante va prochainement nous quitter pour aller porter ses pénates dans une autre cité. Espérons qu'elle ne tardera pas à changer d'avis et qu'elle reviendra parmi nous.

TITI.

Saint-Etienne

Julie de la brasserie du Musée fait toujours de nombreuses excursions en compagnie de la grande Joséphine avec laquelle nous l'avons aperçue dernièrement à la brasserie du Rhin.

On nous assure que ces deux belles petites doivent aller faire prochainement une petite excursion dans les environs.

On nous assure que Maria Tonda la Brune vient de quitter la sacoche et le tablier blanc pour aller porter ses grâces à St-Louis. Nous serions heureux de connaître la cause de cette décision.

Jenny Grand-Nez et Marie Mes-Dents que nous rencontrons tous les dimanches au bal, feraient bien d'être un peu plus réservées lorsqu'elles dansent et de se livrer à une chorégraphie moins échevelée.

KOKO.

Florine Gavroche pourrait-elle nous renseigner au sujet des excursions si fréquentes qu'elle fait dans les environs de la place Marengo ?

Mystère !

Zoulou est furieuse. Elle n'a pas reçu toutes les étrennes qu'elle attendait. L'un de ses adorateurs lui avait promis une superbe bague ornée d'un brillant. Il n'a rien envoyé.

On n'est pas moins délicat. Aussi Zoulou ure-t-elle qu'elle n'a plus de confiance

Marie et Antonia faisaient beaucoup de bruit l'autre soir à la Maisp'n Dorée. Ces deux belles petites qui sortaient de l'Eden avaient sans doute absorbé trop de chartreuse.

Eden. — La foule est toujours très-nombreuse à l'Eden-Concert. Les charmantes opérètes que l'intelligent administrateur nous baille tous les soirs font florès.

Une escouade de chanteurs émérites et de charmants artistes, obtiennent également beaucoup de succès.

Eden, For ever !

POPOL.

Notre compatriote Rachel Mignon vient de faire sa réapparition dans la seconde ville de France.

Son intention est de se fixer définitivement à Lyon.

Son amie Augustine s'est de nouveau engagée dans le bataillon des Hébé, elle vient d'entrer à la brasserie de Suez.

Nous, recevons à l'instant de Marseille la dépêche suivante :

Tendresse Stéphanoise débarquée ici depuis 3 jours.

Port jolie, accompagnée king-charles minuscule intrigue, clan demi-mondaine, savons pas nom. Connaissiez-vous cette brune et mystérieuse dame.

POPOL.

Quel peut donc être la brune et mystérieuse épinglée qui intrigue tant nos amis les Phocéens ? cherchons parmi celles de nos tendresses qui se sont enfuies dans le midi.

La charmante petite Anna n'a pas encore trouvé la brasserie de ses rêves, aussi est-elle très mélancolique depuis plusieurs jours, heureusement son jeune fils de Bellone fait tout ce qu'il peut pour la consoler.

PASQUINO.

La vicomtesse de la Bachisse n'est pas encore partie pour Nice. On nous avait assuré cependant que cette belle petite s'enfuirait vers le pays où fleurit l'orange dès les premiers jours de janvier. Peut-être attend-elle que sa garde-robe soit au complet.

La « *Bavarde* » se fera un plaisir de l'accompagner à la gare.

Quelles étaient donc ces trois tendresses qui faisaient tant de tapage l'autre soir aux Deux-Mondes.

Ces deux demoiselles paraissaient avoir absorbé un nombre incalculable de chartreuses, car elles faisaient un bruit infernal.

Nous serions heureux de les connaître.

Marie Bidoche n'a pas été aperçue depuis un mois quinze jours. Dans quel mystérieux castel cette belle petite s'est-elle cachée.

Voilà ce que nous voudrions savoir !

GUËSSUS.

Nous n'avons toujours pas de nouvelles de la très célèbre Louise Prudhon. Les commentaires les plus bizarres s'entrecroisent sur le compte de cette isolée ? Aurait-elle fui vers le pays des oranges.

Renseignez-nous belle princesse.

La belle Si-C'est-Rond a gaument été les Rois en compagnie de ses adorateurs. Nous avons appris qu'elle avait longuement festoyé. Le champagne a coulé à flots et les convives ont été fort joyeux.

On assure que Si-C'est-Rond a été reine. Il y a longtemps qu'elle règne sur les cœurs.

Planche-à-Pain est toujours des nôtres. Quand donc cette belle petite partira-t-elle pour la cité phocéenne ?

Est-ce que par hasard le fameux voyage qu'elle doit faire ne serait qu'un mystère.

Nous ne voulons pas le croire.

La très célèbre Marthe la Blonde est furieuse depuis quelques jours.

On assure que son protecteur vient de la quitter et s'est enfilé sans lui offrir le mobilier qu'il lui promettait depuis si longtemps. On n'est pas moins délicat.

Il paraît que c'est un membre du Garrenne-Club.

Suzanne la Blonde va nous quitter pour aller se fixer à Grenoble où elle demeurera jusqu'à la fin du mois.

Cette belle dame possède paraît-il la bas un fils de Mars qui lui promet force belles choses.

Nous lui souhaitons bon voyage.

KIL-VIENNE.

SILHOUETTE D'UNE DEMI-MONDAINE

Louise HOLAS

Un nom bref et clair comme celui du porte-étendard de l'école naturaliste, un nom qui sort du vulgaire et n'a pas été créé pour une femme ordinaire. C'est comme une exclamation HOLA ! Et de fait Louise HOLA n'est pas une femme commune je vous l'assure, c'est une originale de haut bord, une folle comme on en rencontre peu. Les Brotteaux et Saint-Clair la connaissent, elle a souventes fois fait rire les habitants de ces faubourgs extrêmes par ses escapades drôlatiques. Son histoire est féconde en scènes her l'comiques et pourrait fournir à la plume joyeuse d'un Silvestre de bonne humeur les documents nécessaires à la confection d'un ébaouissant volume.

Que de fois nos colonnes ont enregistré les hauts-faits de cette excentrique demoiselle, de cette petite bohème de Cythère ! Car c'est une bohème, mademoiselle Louise HOLA ! Il y a de l'esprit folâtre de Musette dans cette tête de linotte que Dieu semble avoir remplie de vif argent. Le soleil radieux qui fait s'empourprer les grappes de raisin sur les féconds coteaux de la Bourgogne, a mis une partie de sa franche gaieté dans son âme, et la treille fut dit-on sa première nourrice.

Elle a l'insouciance gamine du papillon qui vole de corolle en corolle éparpillant le pollen du bout de sa trompe minuscule. Le pollen qu'elle jette au vent c'est l'or ; elle aime les plaisirs, ses fantaisies naissent spontanément et veulent être immédiatement satisfaites, elle est de celles qui ne peuvent être riches quelque prodigue que soit la fortune à leur égard, parce qu'elles le sont, elles-mêmes, à l'infini et qu'elles jetteraient les richesses d'un roi par la fenêtre si l'occasion s'en présentait.

Le rire est son apanage. Elle rit comme rit Margot de Navarre, parce qu'il n'est rien de plus doux que le rire, et comme rit Samary pour faire resplendir l'émail éblouissant de ses signardes quenottes.

Elle chante parce que les fauvettes chantent sur les branches et que les moineaux pépient au bord des grandes routes et parce que les cocottes bavardent au grand soleil.

Elle est heureuse, parce qu'elle a été créée pour l'être en dépit des taquineries du Destin, parce qu'elle fait la nique au guignon, et peut-être aussi parce qu'elle s'appelle Louise HOLA !

Louise HOLA ! On dirait d'un de ces refrains de chansons que les artistes grivoises croissent sur les scènes fleuries des cafés-concerts, en se trémoussant le long de la rampe ! C'est un nom qui provoque le point d'exclamation de la gaieté.

Elle naquit à Cluny en 1860. — A Cluny en Bourgogne, un petit pays que Bacchus a favorisé de ses pampres verts. Ses parents, de gros cultivateurs, attendaient impatiemment sa venue : c'était pour eux une espèce de petit messie. Enfin elle fit son apparition. — C'était au mois de décembre, si j'ai bonne souvenance. De toutes parts, les arbres s'étaient frangés de givre et dans le lointain la plaine s'étendait uniformément vêtue d'hermine. Ce fut une joie générale dans la famille. Un parent proposa de l'appeler Désirée, mais c'était un nom trop bourgeois ; on décida qu'elle s'appellerait Louise. Avec quel orgueil, son père l'exhiba à tous ses amis. Ce serait une rude enfant allez ! et la mère souriait du fond de ses rideaux à fleurs violettes en voyant l'enthousiasme du brave homme.

Et ce fut un festin splendide lorsqu'on la baptisa. Toutes les connaissances furent conviées à la fête, et l'on dénicha du fond de la cave moult vieux flacons moisis et poussiéreux qui n'attendaient que cette occasion-là pour venir ensoleiller les verres de leurs reflets vermeils et mettre dans cœurs toute l'ardente gaieté qu'il avaient emmagasinée depuis vingt ans. Depuis longtemps repas aussi gai n'avait été vu dans le pays ; tous les convives acquirent leur petit plumet et l'on chanta en chœur le fameux refrain du baptême des Bourguignons.

La petite grandit. Ce fut bientôt la plus adorable fillette de la localité. Dieu me garde d'en faire un paysan, pensa le père, il faut qu'elle devienne quelque chose ! Elle devint demi-mondaine. Le pauvre homme avait sans doute rêvé mieux.

A dix ans, elle dut dire adieu au toit paternel. Il fallait s'instruire. On la mit en pension chez les sœurs de Saint-Charles. La pauvre enfant pleura bien fort lorsqu'on lui annonça qu'il allait falloir quitter le petit paradis où elle était née. Elle devint les tristesses du couvent. Cependant elle se fit peu à peu à la vie monotone de la pension et reconquit sa gaieté. On oublie vite à cet âge !

Très intelligente, elle fit en peu de temps de très rapides progrès et devint bientôt l'une des meilleures élèves de sa classe. Cependant, elle demeurait la plus espiègle de toutes et la mention « élève très dissipée » figurait toujours sur les bulletins qu'on expédiait mensuellement à sa famille. Elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle pouvait faire quelque bonne niche à ses supérieures ou à ses camarades ; c'était le petit François Villon féminin du couvent.

Y avait-il quelque mystérieuse farce, quelque étrange mystification, les yeux se tournaient immédiatement du côté de Louise HOLA. Les punitions pleuvaient sur la pauvre enfant qui n'en était pas moins joyeuse, mais lorsqu'arrivait la distribution des prix, elle était couverte de palmes.

Elle avait quinze ans lorsqu'on la retira de pension. Il fut alors décidé que pour la former aux usages de la ville elle serait envoyée en apprentissage à Lyon, chez une couturière grande amie de sa mère.

Son père était triste en la voyant partir ; elle avait un air si fripon que de secrets pressentiments se glissaient dans son âme. Il faut si peu de chose pour qu'une fille tourne mal !

Louise arriva toute joyeuse à Lyon ; elle était contente de venir se fixer dans la grande ville, car la coquette commençait à poindre dans son cœur. Sa patronne était contente d'elle ; elle était adroite et maniait les étoffes avec un goût parfait ; elle possédait à fond l'art d'assembler un volant, de confectionner un pli-sé et de faire bouffer agréablement la soie. Elle écrivait très souvent à ses parents, leur disant qu'elle était fort

heureuse. Un beau jour Cupidon vint frapper à sa porte ; elle eut l'imprudence d'ouvrir au matin petit décalet. A dater de ce moment les missives devinrent de plus en plus rares et finirent par cesser complètement.

Les parents étaient inquiets, là bas à Cluny, ils écrivirent à la patronne, celle-ci répondit qu'elle n'avait pas vu son ouvrière depuis huit jours.

L'oiselle s'était envolée. Le fils d'un riche fabricant de notre ville s'était énamouré d'elle, elle abandonna l'aiguille.